

University of Groningen

Aristée ou de la divinité

Hemsterhuis, F.

IMPORTANT NOTE: You are advised to consult the publisher's version (publisher's PDF) if you wish to cite from it. Please check the document version below.

Document Version

Publisher's PDF, also known as Version of record

Publication date:

2005

[Link to publication in University of Groningen/UMCG research database](#)

Citation for published version (APA):

Hemsterhuis, F. (2005). *Aristée ou de la divinité*. s.n.

Copyright

Other than for strictly personal use, it is not permitted to download or to forward/distribute the text or part of it without the consent of the author(s) and/or copyright holder(s), unless the work is under an open content license (like Creative Commons).

Take-down policy

If you believe that this document breaches copyright please contact us providing details, and we will remove access to the work immediately and investigate your claim.

Downloaded from the University of Groningen/UMCG research database (Pure): <http://www.rug.nl/research/portal>. For technical reasons the number of authors shown on this cover page is limited to 10 maximum.

ARISTÉE OU DE LA DIVINITÉ

Ἀν γνῶς τί ἐστί Θεός, ἡδίων ἔσθι.

A PARIS.
MDCCLXXIX.

5

G [iii], P 654

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.

10

Comme il n'y a personne de nos jours qui ne sache la Philosophie, et que l'étude de la Morale est parvenue à un point de perfection et de raffinement qui étonne, on se flatte de coopérer à l'amusement du Public, en lui offrant ce petit ouvrage métaphysico-moral.

15

G IV Le Manuscrit a été trouvé, à ce qu'on prétend, dans l'Isle d'Andros, du temps de l'expédition des Russes dans l'Archipel. Le texte grec est extrêmement corrompu: ce qui a obligé le Traducteur, peu versé dans la Critique, à ne rendre quelquefois que le gros des raisonnements, et, afin d'être intelligible pour tout le monde, à substituer souvent des termes de notre Physico-géometrie, au jargon indéchiffrable de la Physique des Anciens. On a cru en devoir avertir nos Savants, afin qu'ils ne supposent pas aux Grecs des connoissances, dont la découverte ou la création ne leur appartiennent pas.

20

G V, M. II. 7

On doit encore à la chasteté publique du siècle, des excuses de quelques expressions trop hardies, qu'on trouve dans ce petit écrit: mais on supplie humblement le public, d'un côté, de considérer, qu'elles sont inévitables lorsqu'on a pour but de faire des recherches sur la nature des desirs; et de l'autre, de réfléchir, que les siècles se doivent mutuellement quelque indulgence, et que, s'il étoit de la décence, ou du sens commun, de supposer un siècle encore plus parfait que le nôtre, nous-mêmes, dans toute notre perfection, aurions besoin, pour ainsi dire, de quelque bonté de sa part.

30

G VI

Pour ce qui est de l'Auteur de cet Ecrit, il paroît tenir à l'école de Socrate. On voit dans l'ouvrage quelques traits, quoique foibles, du bon sens de ce Philosophe, de la Poésie de Platon, et de l'exactitude d'Aristote. Il paroît être Athénien, et du temps de Démétrius de Phalere; puisque, d'un côté, il parle dans son Dialogue du célèbre Protogene, peintre qui a fleuri vers le temps du siège de Rhodes; et que, de l'autre, il est

35

40

G VII

manifeste que l'un des Interlocuteurs a brillé dans la guerre Lamiaque.

L'Ouvrage est adresse à Diotime. On sait que Diotime étoit cette femme sacrée et prodigieuse, dont Socrate avoue
5 avoir appris tout ce qu'il savoit sur la nature de l'amitié, et qui a fleuri vers LXXXII Olympiade: mais la confondre avec celle dont
il s'agit ici, seroit lui supposer au moins l'âge de cent quarante ans. G VIII

Je suis des voeux sinceres pour que ce petit ouvrage
10 puisse plaire et instruire: ce qui est synonyme de nos jours.

DIACLÈS À DIOTIME,
BONHEUR.

G IX, M.II.8, P 656

15

Sage et sacrée Diotime, (*) je vous adresse le Dialogue sur
la Divinité, dans lequel j'avois tâché de développer les dogmes
qui vous guident dans l'éducation de vos enfants, dans
l'instruction de ceux qui vous comprennent, et généralement
20 dans la conduite de la vie. Vous y verrez avec plaisir le tableau
de vos moeurs, de votre doctrine, et du ton qui regne dans vos
actions. Mais vous direz souvent avec douleur: plutôt aux Dieux,
Dioclès, que votre dédicace s'adressât à tous les Athéniens!

25

ARISTÉE OU DE LA DIVINITÉ

G I, M.II.9, P 65

ARISTÉE ET DIACLÈS.

30 *DIACLÈS.* Qu'est-ce que vous regardez-là, mon cher
Aristée? est-ce quelque plante inconnue?

ARISTÉE. Non: c'est un spectacle qui m'occupe depuis un
quart-d'heure, et qui me donne des idées tristes et désagréables.
35 Regardez, je vous prie, ce pauvre ver de terre: il est assailli par
un insecte noir, qui ne lâche jamais prise: il est déchiré de toute
façon, sans qu'il ait aucune arme par laquelle il puisse se
défendre contre son cruel ennemi. — Voyez comme il se courbe
et se replie. — Ne croyez-vous pas que cet animal souffre
prodigieusement? M.II.10

40 *DIACLÈS.* Assurément, je le crois. Ses mouvements forcés
me paroissent un langage trop éloquent pour en douter. —
Allons, écrasez cet insecte; car cela n'est pas agréable à voir. G 3

(*) Il y a dans le grec ἱερὰ καὶ σοφωτάτη Διοτίμα.

ARISTÉE. Si je l'écrase, vous direz de moi ce que je dis de l'insecte; car il ne se défendra pas mieux que le ver.

DIACLÈS. Là. — Finissons cette guerre. — es voilà bien morts tous les deux. L'insecte est puni; et le pauvre ver ne souffre plus.

5

ARISTÉE. Ah, cruel que vous êtes! ne craignez-vous pas que quelque éléphant ne vous écrase à son tour?

DIACLÈS. Non. — ais, dites-moi, quelles tristes idées ce spectacle vous donne-t-il? pour des idées désagréables, je le conçois.

10

G 4 *ARISTÉE.* N'est-il pas triste de voir un Etre, qui sent, mis en pieces pour servir, tout vivant, de pâture à un autre Etre, sans pouvoir adoucir ses tourments par l'acte d'une défense? Si Jupiter, tout puissant et tout juste, avoit formé cet Univers, on ne verroit pas un tel désordre. Ne dois-je donc pas conclure de ce désordre, que l'Univers n'a pas été formé par un Dieu, mais qu'il existe éternellement par soi-même, et que ses parties ne changent de modifications, que par les cas fortuits des contingences?

15

DIACLÈS. Assurément, Aristée, ce que vous dites-là est

20

G 5 bien riche, et comprend bien des choses en peu de mots.

M.II.11 *ARISTÉE.* Comment donc!

P 660 *DIACLÈS.* Vous dites que le mal d'être dévoré est un désordre; que s'il y avoit un Dieu, ce désordre n'existeroit pas; que par conséquent il n'y a point de Dieu; et qu'ainsi l'Univers est gouverné par le hasard.

25

ARISTÉE. Oui, cela me paroît ainsi. — Et à vous?

DIACLÈS. J'avoue qu'être dévoré tout vivant, est un mal pour celui qui est dévoré: mais pour celui qui est devore, c'est un bien; et je ne vois-là, après tout, aucun désordre.

30

G 6 *ARISTÉE.* Comment! n'est-ce pas un désordre dans l'Univers, qu'un Etre susceptible de sensations agréables souffre les plus horribles tourments?

DIACLÈS. Pour répondre à cette question, Aristée, il nous faudroit savoir ce que c'est que désordre. Le savez-vous?

35

ARISTÉE. Comparez seulement la vie errante des anciens Pélasges à la Société réglée de nos Athéniens d'aujourd'hui; et vous saurez ce que c'est.

DIACLÈS. Mon cher Aristée, vous me donnez-là le tableau d'un bien et d'un mal peut-être, mais non pas celui de l'ordre ou du désordre.

40

G 7 *ARISTÉE.* Comment les définiriez-vous mieux, je vous prie?

DIACLÈS. L'idée d'ordre, Aristée, tient à notre façon de penser dans l'état où nous sommes. Le mot *ordre* désigne une certaine modification, une certaine disposition dans plusieurs choses, qui fait que notre intellect, constitué comme il l'est à present, peut s'apercevoir, avec la plus grande facilité, du tout formé par la coexistence, ou la succession, ou la nature de ces

45

choses, et sentir, avec la plus grande facilité, les rapports qu'elles ont ensemble. — Convenez-vous de cette définition? M.II.12

ARISTÉE. Parfaitement. G 8

5 DIOCLÈS. Ainsi, comme les hommes different prodigieusement dans leurs forces intellectuelles, c'est-à-dire, que l'un peut voir des rapports beaucoup plus éloignés que l'autre, il s'ensuit que l'idée d'ordre est relative à chaque individu, et qu'ordre, dans la tête d'une sauvage, est autre chose qu'ordre dans la tête d'un profond Métaphysicien Géometre. Le
10 premier verra de l'ordre, peut-être, dans une progression arithmétique: le second verra de l'ordre dans une série extrêmement compliquée, qui toute sera désordre pour le premier. Mais *ordre* est également relatif et à la progression, et à
15 la série, c'est-à-dire, aux choses disposées dans un certain ordre. Par conséquent, mon cher Aristée, bornés comme nous le sommes par le petit nombre de nos organes, s'il y a de l'ordre dans l'Univers, comment, je vous supplie, pourrions-nous le
20 comprendre? Lorsque nous voyons l'expression algébrique (*) d'une ou de deux grandeurs extrêmement compliquées, et qu'il ne se manifeste à nous aucun ordre ni analogie dans les parties qui les composent; comment jugerions-nous, si ces grandeurs
25 sont isolées, ou bien, si ce sont des termes d'une suite infinie, où regne un ordre beaucoup au-dessus de notre maniere de concevoir? Ainsi nous serions peu fondés en affirmant, que ce que nous appellons mal ou bien, fût ordre ou désordre dans l'Univers.

ARISTÉE. J'avoue, Dioclès, que vous avez raison. Mais vous sentez bien, je suppose, que vous faites mal votre cour à ceux qui admettent l'existence d'un Dieu. M.II.13, P 662
G 11

30 DIOCLÈS. Comment cela?

ARISTÉE. Vous rendez problématique, s'il y a de l'ordre dans l'Univers; tandis qu'ils prouvent la Divinité par l'ordre qu'ils prétendent y reconnoître.

35 DIOCLÈS. Cela est très-bien senti, Aristée. Cependant, voici mon opinion. Je vois bien qu'il y a de ce que j'ai appelé ordre dans quelques parties de l'Univers que je connois; mais je ne crois pas devoir en conclure, qu'il y a de l'ordre dans l'infini, que j'ignore; et ceux qui veulent prouver la Divinité par la petite quantité qu'ils voient de ce qu'ils appellent ordre, bâtissent, à
40 mon avis, sur un fondement peu solide; et il me semble qu'il faudroit prouver Dieu et l'Ordre d'une toute autre façon. Si nous poussions nos recherches, sur ce que c'est que Dieu et

(*) C'est dans cet endroit, comme dans plusieurs autres, où il s'agit de série infinie, de pendule, de montre, etc. qu'il se trouve des lacunes très-considérables dans l'original, et où le Traducteur a été obligé de sacrifier même le costume, pour suivre les raisonnements de Dioclès, et pour parvenir à ses conclusions, qui souvent sont assez intéressantes.

- ordre, avec l'ardeur et l'amour pour la vérité que de tels sujets demandent, nous parviendrions peut-être à des vérités, qui se lieroient parfaitement à celles que nous avons déjà trouvées, et qui, faisant corps avec elles, pourroient servir à donner à l'ame cette vigueur, cette assiette tranquille, cette vue perçante, qui lui
- G 13 fait envisager son état futur avec sécurité, et avec un plaisir indestructible. 5
- ARISTÉE.* Je le souhaite fort, mon cher Dioclès. Mais c'est à vous à nous mettre sur la voie: car j'avoue que la grandeur de ces objets m'étonne; et je ne sai pas trop par où les entamer. 10
- DIOCLÈS.* Je suis à peu près dans le même cas, Aristée. Mais je vais tâcher de vous satisfaire, à condition que vous
- M.II.14 m'avertirez lorsque je manquerai de clarté, ou de justesse, dans mes raisonnements. Si nous considérons ce que nous appellons ordre, nous trouvons qu'il suppose similitude, proportion, 15
- G 14 régularité, analogie constante, succession uniforme, ou uniformément retardée ou accélérée, loi universelle, qui produit des effets proportionnés aux choses qui lui sont soumises, etc. Lorsque nous observons ces qualités dans plusieurs choses quelconques, nous l'appellons ordre; et cet ordre nous est agréable, par la raison que l'ame veut naturellement le plus grand nombre possible d'idées, dans le plus petit espace de temps: car il est clair, que ces qualités de similitude, proportion, etc. servent de chaîne ou de lien, qui nous facilite les moyens de
- G 15 nous former l'idée d'un Tout composé de plusieurs parties. Il est donc évident, que pour des Etres dont les ames n'auroient pas la faculté de lier plusieurs idées pour en faire un total, les parties qui composent l'Univers, autant que nous le connoissons jusqu'ici, n'auroient pas ce que nous appellons ordre. Par conséquent ce qui paroît ordre pour nous, n'est pas ordre dans les choses. Notre *ordre* n'est que le résultat de quelques qualités, qui se trouvent dans les choses, analogues à cette singuliere faculté. Je ne dis pas, mon cher Aristée, qu'il n'y a point d'ordre dans l'Univers; mais qu'il y en a un, tout autre
- G 16 que celui que nous appellons ordre: et c'est pour cela que j'ai dit, que ceux qui voudroient prouver l'existence de la divinité par l'ordre qu'ils voient, et qui dérive de la nature de l'homme, se servent d'une preuve peu digne de la majesté du sujet. — La preuve de ce que je dis, c'est qu'ils ne voient leur ordre, que
- P 664 dans tout ce qui est près d'eux, sur la surface de la terre, ou dans les mouvements des planetes de leur soleil. Mais qu'une belle nuit ils contemplent la vastitude de la voute étoilée; et 40

23 temps] *Note de l'éditeur Meyboom:* Voyez Lettre sur la Sculpture, @.

10 sai] *M* sais

36 divinité] *M* Divinité

42 vastitude] *M* vaste étendue

- qu'ils me disent, si, suivant leurs idées d'ordre, on sauroit faire
le tableau d'un désordre plus parfait. G 17
- ARISTÉE. Vous venez de me faire voir distinctement,
Dioclès, ce que j'avois cru entrevoir il y a longtemps, savoir, que
5 ce que nous appellons ordre, ne sauroit être dans les choses, ni
servir de regle à ce qui seroit ordre pour des Etres autrement
composés, ou pour un Dieu Créateur, s'il y en avoit; en un mot,
qu'*ordre* est relatif, et qu'il n'existe pas de l'*ordre* en général. M.II.15
- DIOCLÈS. Aristée, ne quittons pas encore nos recherches
10 sur la nature de l'ordre. Examinons, avant d'affirmer qu'il
n'existe point d'ordre en général. Nous avons dit, qu'orde étoit
relatif aussi aux choses où il régnoit un certain ordre. Regardez,
je vous prie, cette belle colonnade des Propylées:(*) il y a là de
l'ordre, si je ne me trompe. G 18
- ARISTÉE. Assurément, il y en a. M.II.16
- DIOCLÈS. L'ordre que vous y admirez, Aristée, tient-il à la
premiere colonne, ou à la cinquième, ou à la huitième?
- ARISTÉE. Non, assurément: il tient à toutes les colonnes
15 ensemble. G 19
- DIOCLÈS. Ces colonnes sont de marbre blanc: mais
supposons qu'il y en eût de porphyre, de jaspe rouge, de
granite, du brillant marbre de Paros pêle-mêle, sans que
pourtant la figure, la grandeur, ni le rapport local de ces
colonnes fussent changées; y verriez-vous encore de l'ordre?
- ARISTÉE. Oui certainement, j'y verrois la colonnade; mais
20 j'avoue que l'ordre dans cette colonnade ne sera plus ni si
parfait, ni si riche.
- DIOCLÈS. Et la raison?
- ARISTÉE. La raison? — c'est que l'égalité de la couleur de
30 ces colonnes me facilite à present encore le moyen de me faire
promptement l'idée du Tout qu'elles composent. G 20
- DIOCLÈS. Il suit du second exemple, que les choses qui ont
quelques qualités en commun sont susceptibles d'ordre; et du
premier, que plus les choses ont de qualités en commun, plus
35 elles sont susceptibles d'ordre.
- ARISTÉE. Cela est vrai, Dioclès. Mais si je regarde la flûte
dont le Dieu Pan fut l'inventeur, je vois de la régularité et de
l'ordre, quoique ses tuyaux soient d'inégale longueur: si je
considere une progression quelconque, j'y vois de l'ordre,
40 quoique tous les termes different entre eux. Où sont donc les
G 21

(*) C'est ainsi que s'appelloit la porte superbe, qui étoit à l'entrée de la Citadelle d'Athenes. Cet édifice avoit été construit, sous les auspices de Périclès, par Mnésiclès l'architecte. Il avoit coûté 2012 Talents.

8 général] Note de l'éditeur Meyboom, voyez page 47,8.

27 riche.] M riche?

qualités communes de ces tuyaux de la flûte, et de ces termes de la progression?

- M.II.17 *DIACLÈS.* Chaque tuyau de la flûte, et chaque terme de la progression, a la qualité d'excéder celui qui le précède, autant qu'il est excédé par celui qui le suit: et cela nous montre clairement, Aristée, qu'ordre n'est pas dans une chose, ou dans un individu, mais consiste dans la régularité des rapports qu'il y a entre les choses. 5
- ARISTÉE.* Hé bien, j'en conviens; et je prends avec vous, 10
- G 22 pour trois vérités fondamentales, 1°. que des choses qui ont des qualités en commun, sont susceptibles d'ordre, pour les Etres, s'entend, qui ont les facultés requises pour appercevoir ces 15
- P 666 qualités: 2°. que plus les choses ont de qualités en commun, plus elles sont susceptibles d'ordre, pour de tels êtres: et 3°. que ce qu'un Etre quelconque peut appeller ordre dans les choses, consiste dans les rapports qu'il a la faculté d'appercevoir entre elles. Mais à quoi cela nous mene-t-il, mon cher Dioclès? car il 20
- G 23 est clair, par ces vérités, qu'ordre n'est que relatif aux êtres, qui ont les facultés requises pour s'appercevoir de certains rapports entre les choses: ce qui est si vrai, que je pose en fait, que jamais aucun Etre, quel qu'il soit, n'a pu appercevoir ce qui est ordre pour lui, ailleurs que dans les choses produites par sa propre activité, ou par celle de ses semblables. Remarquez, que j'appelle nos semblables tous les animaux, qui (pour parler votre langage, que j'adopte) tiennent au visible, au sonore, etc. 25
- G 24 Je soutiens qu'aucun Etre, à quelque face de l'Univers qu'il appartienne, de quelque degré de perfection ou d'imperfection qu'il jouisse dans les classes des êtres, n'a jamais pu appercevoir ce qui est à ses yeux symétrie, régularité, ou vraie proportion, ailleurs que dans les arts de la propre invention de ceux de sa classe, et qui ne tiennent pas à l'imitation de la nature, mais qui ont l'utilité de cette classe pour fin et pour but. 30
- DIACLÈS.* Quoique vous poussiez les choses un peu loin, 35
- M.II.18 Aristée, vous faites voir parfaitement, qu'ordre est relatif à l'Etre qui en a la sensation. Mais, pourtant, il dérive de la nature des choses. Posons que cent choses aient entr'elles la vingtième 40
- G 25 partie de toutes leurs qualités en commun; il suit de notre vérité fondamentale, que ces choses seront richement susceptibles d'ordre, pour un Etre qui aura les moyens d'avoir la sensation de ces qualités. Or tout ce qu'il y a dans l'Univers, sans exception, a dans soi la force d'être, et d'être tel qu'il est: c'est son essence, dont toutes les qualités, que nous ou d'autres Etres en connoissons, ne sont que des relations. Or toutes les choses qui sont, ont en commun cette force d'être, cette primitive qualité d'essence: par conséquent toutes les choses qui sont 45
- G 26 ensemble, peuvent former le plus bel ordre, pour un être qui connoîtroit aussi parfaitement les essences des choses, que nous nous appercevons de leurs figures ou de leurs couleurs.

ARISTÉE. J'avoue que cela est possible: mais il y auroit l'infini contre un à parier, qu'il n'en est pas ainsi.

DIOCLÈS. Comment cela?

ARISTÉE. Figurez-vous cent colonnes, qui aient en commun
5 leur couleur et la proportion de leur figure, mais dont les hauteurs different sans proportion et sans ordre; je vous prie de m'en faire une colonnade aussi belle, que celle que vous voyez là. — Les parties de l'Univers nous paroissent tout aussi
G 27 hétérogenes.

DIOCLÈS. Je comprends, Aristée: vous y voulez de notre
10 régularité et de notre symmétrie. — Mais soit. — Votre réflexion m'est précieuse, puisqu'elle me fait sentir que nous sommes allés trop vite encore dans la définition de l'ordre, et que nous pourrions la réduire à une expression plus simple et
15 plus générale. Nous n'avons considéré l'ordre que par la symmétrie, la proportion, et la régularité. Nous n'avons
M.II.19 considéré un Tout, qu'en qualité de composé de parties, ou égales, ou en proportion continue, arithmétique, géométrique,
G 28 ou telle autre qu'il vous plaira. Mais rappelez-vous, mon cher
P 668 Aristée, ce célèbre tableau de Rhodes, où Protogene a représenté la belle figure de Ialysus par de petites pieces si
20 parfaitement rapportées, qu'on ne sait pas en discerner les jointures. (*) Si Protogene avoit pris les pieces qui forment les prunelles de Ialysus, et celles qui composent les ongles de ses
G 29 orteils, et qu'il eût mis les unes à la place des autres, le beau Ialysus seroit un Tout absurde et hideux: et si alors je vous
25 demandois si ces pieces sont à leur place, ou se trouvent en ordre, que répondriez-vous?

ARISTÉE. Je dirois qu'elles ne sont pas en ordre, ni à leur
30 place pour former un Ialysus.

DIOCLÈS. Figurez-vous une progression quelconque; si je mets le dixieme terme à la place du troisieme, il n'y a plus de progression; et pourquoi?

ARISTÉE. Mais parce que les termes ne sont pas à leur place
35 pour former cette progression.

DIOCLÈS. Nous avons dit tantôt, que les choses sont
G 30 susceptibles d'ordre, par les qualités qu'elles ont en commun; et qu'elles en seroient plus ou moins susceptibles, à mesure qu'elles auroient des qualités en commun. Mais nous avons tiré
40 cette conclusion en considérant seulement un péristyle, dont toutes les colonnes sont de hauteur et de figures égales. Ainsi, pour rendre notre définition générale, et également bonne pour
M.II.20 le Ialysus, la progression et les Propylées, il faut la corriger et

(*) Ce passage est remarquable, puisqu'il ne se trouve aucun endroit dans les Auteurs anciens, où il soit dit positivement que ce tableau célèbre de Protogene fût travaillé en mosaïque; ce qui d'ailleurs ne paroît guere vraisemblable.

- dire, 1°. que les choses sont susceptibles d'ordre par les qualités
 G 31 qu'elles ont en commun, pour former ensemble un Tout déterminé; et 2°. que les choses sont plus ou moins susceptibles d'ordre, à mesure qu'elles ont plus ou moins de ces qualités en commun, pour former un Tout déterminé. Par conséquent, mon
 5 cher Aristée, la définition d'ordre en général est trouvée: c'est la disposition des parties qui forment un Tout déterminé quelconque: et désordre, c'est la disposition de choses qui ne forment pas un Tout déterminé. Or il s'ensuit, 1°. que dans tout
 Total subalterne, déterminé et limité par les facultés d'un Etre
 G 32 borné quelconque, il y regne un ordre, mais imparfait; puisque dans ces Totals, les parties qui les composent, ne les composent pas par leurs essences, ou par toutes leurs qualités ensemble; les matieres différentes qui composent le Jupiter à Elis, ou la Minerve à Athènes, (*) ne les composent que par leur couleur,
 15 leur figure, et leur éclat; 2°. que pour tout Etre borné quelconque, il faut qu'il existe une infinité de choses, qui ne forment pas un Tout déterminé pour lui; parce qu'il ne sauroit
 G 33 connoître leurs essences, ou l'assemblage de toutes leurs qualités; et que par conséquent il existe pour lui beaucoup de désordre: et 3°. que ce Total infiniment déterminé, ce Tout absolu, cet Univers, qu'il soit créé par l'énergie toute-puissante d'un Dieu, ou qu'il existe par soi-même, est composé de parties qui le composent, non par leurs qualités, mais par leurs
 20 essences entieres; et que, par conséquent, tout désordre, dans l'Univers, est impossible. — Ainsi, mon cher Aristée, ce que
 P 670 vous disiez tantôt, que le mal étoit un désordre dans l'Univers,
 G 34 est faux: et comme vous avez osé conclure de votre prétendu
 M.II.21 désordre, qu'il n'y avoit point de Dieu, j'aurois le droit de conclure de mon ordre tout le contraire. Mais cette conclusion
 30 me paroîtroit trop hasardée, puisque l'Univers, existant par soi-même, jouiroit également de notre ordre trouvé: et vous voyez par-là, qu'on ne peut pas prouver Dieu par l'ordre; mais qu'on pourroit prouver directement l'ordre par Dieu.
 ARISTÉE. J'avoue, Dioclès, que je ne puis contredire votre
 35 raisonnement, qui me frappe. Mais j'ai dit tantôt, que la grandeur des objets que nous traitons m'étonnoit; je dis à cette
 G 35 heure, que les difficultés qui nous restent à vaincre m'étourdissent.
 DIOCLÈS. Est-ce par leur nombre, ou par leur qualité? 40
 ARISTÉE. Par leur qualité.
 DIOCLÈS. Quel bonheur, mon cher Aristée! car si c'étoit par leur nombre, te temps pourroit nous manquer. — Quant à leur qualité, ne craignons rien, protégés comme nous le sommes par

(*) Le Jupiter à Elis, et la Minerve à Athènes, étoient les deux Statues les plus célèbres de Phidias.

le puissant Génie de Socrate. Mais quelles sont ces difficultés, je vous prie?

5 *ARISTÉE.* Il y en a trois: la première, c'est que de cet ordre dans l'Univers, suivra une nécessité absolue: la seconde, qu'il faut prouver que le mal n'est pas un mal: la troisième, qu'il faut prouver l'existence nécessaire d'un Dieu Créateur. G 36

10 *DIOCLÈS.* Commençons par la première; passons ensuite à la troisième; et ces deux difficultés vaincues, nous trouverons aisément, non que le mal n'est pas un mal, mais ce que c'est que le mal.

ARISTÉE. Comme il vous plaira; — Mais à vous dire vrai, Dioclès, vous montrez un peu trop d'audace, à ce qu'il me semble.

15 *DIOCLÈS.* Je vous montre toute mon audace, Aristée, afin de vous en donner pour me combattre de toutes vos forces. C'est-là le chemin de la vérité. L'auguste vérité habite un temple au sommet d'un rocher inébranlable, qui touche à la demeure des Dieux immortels. Il est à jamais entouré d'épais nuages, de brouillards et de vapeurs, qui rompent les rayons qui descendent de la Déesse, jusqu'à nos yeux, et nous font voir son spectre irrégulier et confus, souvent bien à côté de sa position véritable. Chacun de nous voit son fantôme, suivant la réfraction du nuage qui se trouve devant lui. — Méprisons nos fantômes: perçons ces vapeurs: écartons ces nuages, Aristée: cherchons l'Immortelle dans son temple: ne craignons rien: elle aime les amants hardis: elle ne demande pas qu'on la respecte: elle désire qu'on la connoisse; et le culte qu'on lui doit, en dérivera de soi-même. Quel bonheur pour nous, mon cher Aristée, si, parvenus au pied de son trône, nous pouvions voir percer sa lumière directe à travers la route pure que nous aurions tracée! M.II.22 G 37

20

25

30

ARISTÉE. Ce que vous dites là est fort beau, Dioclès. Mais ne perdons pas le temps en Poésie: Sentez-vous tout ce qui paroît suivre de ce Total absolu, de cet Univers composé de ses parties par toutes leurs essences? G 38

35

DIOCLÈS. Pas tout peut-être. G 39

ARISTÉE. Si les parties de l'Univers, par leurs essences entières, composoient un Tout déterminé, et que chaque partie fût sa place, pour coopérer, autant que toute son essence le permettroit, à la formation de ce Tout, la partie A ne sauroit jamais se trouver à la place de la partie B; et par conséquent il ne sauroit y avoir du changement, ni du mouvement dans l'Univers; et le Tout et les parties seroient éternels, nécessaires et immuables: et c'est exactement le cas de votre Ialysus et de la progression. M.II.23

40

45

DIOCLÈS. Vous parlez d'un bloc de marbre, je pense. — Dans cette supposition, vous avez raison. Si l'Univers est un bloc de marbre déterminé, tout ce que vous venez d'en dire est G 40

exactement vrai. — Mais une pendule, est-ce un tout déterminé?

ARISTÉE. Oui.

DIOCLÈS. Lorsqu'elle c'est pas montée, ou lorsqu'elle montre les heures? 5

ARISTÉE. Dans les deux cas, ce me semble.

DIOCLÈS. Dans le premier, c'est le bloc de marbre; et dans le second, c'est l'Univers: et vous ne pensiez pas, peut-être, que
 G 41 l'activité du ressort, et la mobilité des roues, fissent partie de l'essence de la pendule. — Vous prenez pour Univers ce petit agrégé de parties, qui ont de l'analogie avec notre tact, nos yeux, ou nos oreilles. Souvenez-vous, je vous prie, de cet immense Univers, qui a autant de faces différentes, qu'il y a de rapports possibles entre les essences qui le composent. Songez que la partie A, dont vous parlez, n'est pas uniquement un atôme de ce que nous appellons matière. Songez qu'il y a des parties de l'Univers douées de mobilité, d'activité, de volonté,
 G 42 de liberté, bornées, non par leur nature, mais par leurs rapports avec d'autres parties qui les entourent. S'il est de la nature d'une partie, d'être active et mobile; il est de sa nature d'agir et de se mouvoir: et ne pensez pas, Aristée, que ces facultés détruisent l'ordre dans l'Univers. Plus les parties ont de qualités en commun, plus elles seront richement susceptibles d'ordre, suivant nos vérités trouvées. Ainsi ne craignez pas que la mobilité dans l'Univers en gêne l'ordre, s'il est vrai que vous voyez de l'ordre dans le rythme et dans la danse. — Voilà, mon
 M.II.24 cher, ce qui suffit pour répondre à une partie de vos difficultés. G 43 Mais avant que de passer plus loin, permettez que je vous fasse une question. Vous avez supposé que le Tout, et les parties de l'Univers, étoient immuables, éternelles, et nécessaires. J'ai répondu au premier point, n'est-ce pas? 30

ARISTÉE. Oui, pleinement; et je sens que j'ai pris trop à la lettre l'expression à sa place, et que j'aurais dû dire *dans l'ordre qui lui convient*.

DIOCLÈS. Cela est très-vrai. Mais voici ce que je vous demande. Vous avez dit que l'Univers est éternel et nécessaire: l'avez-vous conclu de son immutabilité? ou aviez-vous d'autres raisons? Dans le premier cas, nous aurions fini notre besogne; mais dans le second, il faut vous écouter. 35

ARISTÉE. J'avoue, Dioclès, que, dans la chaleur du discours, j'ai pris ces trois choses pour synonymes. La réflexion ne me fait pas changer d'opinion. Ce qui est immuable, ne sauroit changer; ce qui ne sauroit changer, est éternel; et ce qui est vraiment éternel, est nécessaire. 40

DIOCLÈS. Ainsi je crois vous avoir prouvé, Aristée, que de ce que l'Univers est susceptible du plus bel ordre, il ne suit pas 45

qu'il soit immuable, éternel et nécessaire. — Cependant, la suite G 45
des recherches que nous nous sommes proposées, demande, à P 674
ce qu'il me semble, un examen un peu plus rigide de ces trois
expressions. L'Immuable, vous l'avez bien défini, Aristée; et
5 suivant cette définition, je puis me figurer une chose immuable
de deux manières: ou, c'est une chose dont l'essence est
immuable, mais dont les rapports avec d'autres essences
peuvent changer; ou bien, une chose dont l'essence seroit
immuable, et dont tous les rapports le seroient de-même. Mais
10 comme ce dernier cas supposeroit un Univers immuable, ce que
nous voyons être faux, ce dernier cas est absurde. Etre
immuable, c'est être éternel pour le futur; mais cela n'exclut pas
un commencement. Etre immuable par essence, excluroit tout
commencement. Nous voyons par-là que *l'Immutabilité* est une
15 qualité qui tient à la nature de l'essence, ou à l'essence-même.
L'Éternité est une qualité de relation; c'est une qualité de
l'essence relativement à la durée; et elle n'exclut pas le
commencement. Etre éternel par essence, ou par soi-même, c'est
être relativement à l'éternité absolue. *Nécessaire*, est un mot dont
20 les Philosophes ont étrangement abusé. Ils disent qu'une chose
existe nécessairement, lorsqu'il seroit contradictoire qu'elle
n'existât pas. Cela est vrai: mais suivant cette définition, il n'y a
rien dans l'Univers entier qui n'existe nécessairement; puisqu'il
est contradictoire qu'existant, il n'existât pas. Je sais bien qu'ils
25 donnent encore un autre sens au mot *nécessaire*: ils disent qu'un
Etre nécessaire est un Etre, dont l'essence est d'exister, et qui
existe par sa propre nature; et dans ce cas, tout commencement
et toute fin seroient exclus. Mais cela revient exactement au
même: car pour prouver qu'un Etre est nécessaire de cette G 48
30 façon, il faut commencer par prouver qu'il existe, ou qu'il a
existé de tout temps. Ils disent encore, que la cause produit
nécessairement son effet, après avoir dit que cause c'est cause
de l'effet, qu'en produisant l'effet; ce qui est vrai; mais par-là ils
ne disent que ceci: *cause est cause*. Supposons que l'essence A
35 peut produire B: si je dis que B est nécessairement produit par
l'essence A, je considère A, non dans sa qualité essentielle, ou
d'essence, mais comme une cause qui produit actuellement B.
Ainsi, lorsque je dis que A produit nécessairement B, je ne dis G 49
rien autre chose, si non, que lorsque A produit B, il est
40 contradictoire que A ne produise pas B; ou, lorsque B est
actuellement l'effet de A étant cause, qu'il est nécessaire que B
soit actuellement l'effet de A étant cause. Mais si l'essence A ne
produit pas B, A est et reste A. Par tout ceci, mon cher Aristée,
nous voyons clairement, que le mot *nécessaire* n'est qu'une M.II.26
45 épithète ajoutée à ce qui est; et qu'être, agir, produire, durer

- nécessairement, ne dit autre chose qu'être, agir, produire, ou durer. — En êtes-vous d'accord?
- G 50 *ARISTÉE.* Cela me paroît incontestable. Mais continuez, je vous prie.
- DIOCLÈS.* Il est impossible, Aristée, que le rien produise quelque chose. Ainsi, de la seule assertion qu'il y a quelque chose, on peut conclure surement, qu'il y a un Etre qui existe par lui-même, et pour l'existence duquel il n'y a ni fin, ni commencement quelconque, soit que cet Etre soit un Dieu Créateur, ou bien un Univers existant par lui-même: et c'est une vérité si parfaite, qu'elle suit immédiatement du sentiment de notre propre existence: c'est la première de toutes les vérités
- G 51 que nous devons à l'intellect, non seulement par son importance, mais aussi par sa clarté.
- P 676 *ARISTÉE.* Je conviens parfaitement de cette vérité. Mais il est également vrai que nous serions plus raisonnables en supposant, que cet Etre est l'Univers, dont nous voyons quelque chose, qu'en supposant que c'est un Dieu Créateur, dont nous ne voyons rien.
- DIOCLÈS.* Si Eudoxe de Cnide (*) nous disoit, "nous serions plus raisonnables en posant le mouvement du soleil, que nous voyons, qu'en posant celui de la terre, que nous ne voyons pas", serions-nous de son avis?
- G 52 *ARISTÉE.* Non assurément: car nous savons de science certaine que la terre tourne.
- M.II.27 *DIOCLÈS.* Ainsi nous lui dirions: "célèbre Eudoxe, pour être plus raisonnables encore, ne supposons rien; mais tâchons de savoir." Et pour nous, Aristée, afin de ne rien supposer, examinons si dans la nature de l'Univers, du côté que nous le connoissons, il n'y auroit pas quelque chose qui repugnât absolument à une existence par essence. Si nous nous élevons pour contempler l'Univers à son juste point de vue, nous verrons que c'est de six côtés différents que nous pouvons l'envisager: 1°. comme purement physique: 2°. comme organisé: 3°. autant qu'il est susceptible d'action et de réaction: 4°. du côté intellectuel: 5°. entant que moral: et enfin, 6°. du côté des rapports entre ses parties, et des loix qui en dérivent. — Nous sommes d'accord sur ce que nous appellons physique: c'est le tangible, le visible, le sonore, etc. Nous voyons que l'Univers, comme physique, est un agrégé de parties déterminées et circonscrites. Un milliard de parties distinctes, déterminées et circonscrites, font un Tout déterminé et circonscrit. Par conséquent l'immense Univers, considéré comme physique, quelque prodigieusement que ses bornes soient au-delà de la portée de nos organes, est un Tout déterminé et circonscrit.

(*) Tout ce que nous savons de certain de ce Philosophe, répond peu à la grande réputation dont il jouissoit chez les Anciens.

ARISTÉE. Mais si le nombre de ses parties alloit à l'infini?

5 DIOCLÈS. Il n'y a pour nous, jusqu'ici, que deux infinis, l'Espace et la Durée; et ils sont infinis, par la raison qu'ils n'ont point de parties. Un corps est dans l'espace, mais n'en fait pas partie: un événement est dans la durée, mais n'en fait pas
G 55

ARISTÉE. Mais une progression infinie?

10 DIOCLÈS. Est circonscrite et déterminée par sa nature. Vous avez beau appeler l'éternité à votre secours; elle est telle dans tous les instants de la durée éternelle; et elle est telle, parce que ses parties sont déterminées. Mais, Aristée, nous parlons ici de
M.II.28

15 ARISTÉE. Je le comprends, et je conclus pour vous, que l'Univers, considéré comme physique, ne sauroit être infini. — G 56
Mais passons à l'Univers comme organisé.

20 DIOCLÈS. Tout ce que nous appelons organe, est un total, que nous avons ou modifié, ou composé de parties, pour que ce total réponde à un but déterminé, à une fin proposée, qui n'est pas ce total, mais son usage, ou son effet. Une lime est faite pour limer; une pendule, pour marquer les heures; un poëme, pour plaire ou pour instruire. Ainsi, tout ce qui est l'ouvrage
P 678
G 57
25 des hommes, ou d'un Etre borné, est un *moyen* pour produire un effet déterminé, et non pour produire une substance. L'homme a entrevu, dans le mécanisme des animaux et des plantes, des moyens pour produire la génération, la végétation, et l'accroissement des individus: il a cru voir quelque analogie entre ces moyens, et les ouvrayes de sa propre industrie; et il a appelé ces moyens *organes*; ce qui pouvoit se faire en quelque
30 façon. Mais il reste cette différence remarquable, que l'ouvrage de l'homme n'est une chose, que pour tel effet déterminé; tandis que l'ouvrage de la nature est une chose pour être cette chose, pour être telle, indépendamment de ses effets. Lorsque par abstraction vous ôtez à la montre la faculté de mesurer le
G 58
35 temps, la montre n'est plus un tout, mais un amas confus de pieces hétérogenes; tandis qu'un arbre est toujours arbre, quelque abstraction que vous fassiez des effets qu'il pourroit produire au dehors. La nature produit des substances pour être; et l'homme ne produit que des moyens pour modifier des effets. Je remarque encore deux choses: l'une, que là où il se
40 manifeste une organisation, il s'y manifeste un but, et par conséquent une borne déterminée: l'autre, que là où il se manifeste un but, quelque idéal semble devoir précéder le réel. G 59

45 ARISTÉE. Vous dites fort bien, *il semble*; car il se pourroit que ce que vous appelez *but*, ne fût que la fin, la somme totale des efforts de l'activité naturelle de telle ou telle organisation. M.II.29

- DIOCLÈS.* Vous avez raison, Aristée; et nous n'avons pas encore le droit de prendre le *but* pour l'effet d'une volonté quelconque. — Mais enfin, nous voyons clairement, que toute substance qui fait partie de cet Univers, est finie; et que toute organisation mene au fini, excepté pourtant celle, qui veille sur la propagation et l'éternité possible des especes. 5
- ARISTÉE.* Je l'avoue. Mais cette organisation même n'est pas inaltérable. Nous pouvons la détourner de son chemin; nous pouvons la modifier de cent façons différentes; nous pouvons faire des mulets et des monstres; et il n'y a point d'absurdité à imaginer, que l'homme changeât les especes sur la surface de la terre. 10
- DIOCLÈS.* J'en conviens, Aristée; et je ne considere ce que nous appellons organisation dans l'Univers, qu'en général, et comme un moyen par lequel se forment des substances quelconques. — J'avoue que vous pouvez détruire une semence; que vous pouvez l'empêcher de produire; que vous pouvez mêler des especes que la nature ne paroît pas vouloir mêler: mais ce que vous ne pouvez ni altérer, ni détruire, c'est cette pente générale vers l'organisation, cette marche ferme et sûre des parties de l'Univers, pour parvenir à la formation d'une substance quelconque. C'est cette marche générale, dont nous devrions chercher la cause. 15
- Aristée, Mais vous n'ignorez pas, Dioclès, que l'activité du feu, universellement répandu dans la nature, pourroit détruire totalement cette marche organique dont vous parlez. 20
- DIOCLÈS.* Cela étant, Aristée, nous n'avons plus besoin de chercher la démonstration que l'Univers ne sauroit exister par lui-même: car existant par lui-même, comment auroit-il en lui en principe aussi cruellement destructif, et propre à le modifier d'une si horrible façon? — Dans certain cas le feu s'agite; il empêche cette marche dont je parle; il brouille le concours des parties; il en enleve d'essentielles; il s'envole: mais dans d'autres, plus doux, plus modéré, il aide à ce concours. — Mais 30
- enfin, nous sommes d'accord, je suppose, que ce que nous appellons organe dans la nature, c'est le moyen par lequel elle forme des substances déterminées; et qu'organisation, dans la nature, est cette pente des parties à former des substances. 35
- ARISTÉE.* Nous sommes parfaitement d'accord là-dessus, *DIOCLÈS.* Passons à ce que vous voulez dire de l'Univers entant qu'actif. 40
- DIOCLÈS.* Je vois dans l'Univers, entant que physique, du mouvement et du repos, de l'action et de la réaction. Les parties de l'Univers matériel me paroissent faire entre elles de ces qualités un trafic, un commerce. Une partie en mouvement communique son mouvement à une autre partie en repos, et en 45

reçoit le repos en retour. L'action et la réaction, quels qu'en soient les principes, sont égales. Ainsi la somme de toute action, dans l'Univers, est égale à celle de toute réaction. L'un détruit l'autre: ce qui nous mène au plus parfait repos, et à la vraie inertie. J'en conclus premièrement, que l'Univers matériel, si action et réaction tenoient également à sa nature, ne sauroit exister par lui-même; et secondement, que le mouvement ne sauroit être une qualité de la matière. M.II.31
G 65

ARISTÉE. J'avoue que je ne vous comprends pas bien.
DIOCLÈS. Supposez qu'une partie fût douée d'un principe d'action; aussi-tôt que ce principe se réalise sur quelque autre partie, elle trouve un principe de même valeur, directement contraire, qui le détruit: par conséquent l'Univers détruirait à tout instant sa propre activité; ce qui est absurde: par conséquent l'Univers, entant que matériel, est parfaitement inerte. Cependant nous y voyons du mouvement: par conséquent, il y a un principe actif, plus puissant, et d'une autre nature, que celui de réaction. G 66

ARISTÉE. Vous avez raison. Il faut de toute nécessité qu'il y ait une puissance étrangère, propre à vaincre cette vraie inertie.

DIOCLÈS. Sans doute. Mais il y a cependant quelque chose de plus: pour vaincre cette inertie, il ne faudroit qu'une impulsion simple sur une partie. Mais rappelez-vous, je vous prie, cette organisation. La marche ferme de la nature vers une formation de substances, demande une impulsion continuelle, une puissance, ou qui veuille et qui gouverne, ou qui, par une qualité essentielle, doit faire ce qu'elle fait. G 67

ARISTÉE. Je vous conçois, Dioclès; et je pense à ce Dieu du sage Thalès, dont l'Univers est imbibé: ou plutôt, vous me faites croire, avec Anaxagore et tant d'illustres Philosophes, que l'Univers est un animal, et que le Dieu que nous cherchons n'est proprement que l'Ame du monde.

DIOCLÈS. Qu'appellez-vous Ame du monde? M.II.32

ARISTÉE. Ce qui seroit à l'Univers, et au monde, ce que mon ame est à mon corps; ce qui gouverneroit les parties de l'Univers, comme moi je gouverne mes membres.

DIOCLÈS. Mon cher Aristée, il y a deux choses à gouverner dans votre corps: l'une, c'est le mouvement et l'activité de ses parties, entant qu'elles peuvent produire quelque effet sur des choses de dehors, sur d'autres choses qu'elles: l'autre, c'est l'activité des glandes, la sécrétion des liqueurs, la transformation des aliments, la circulation du sang. Gouvernez-vous ces deux choses, ou l'une des deux seulement? G 68
P 682

ARISTÉE. J'avoue que je ne gouverne qu'un peu la première.

- DIOCLÈS.* Vous voyez donc, Aristée, que vous ne tenez
 G 69 votre corps des mains de la nature, que pour l'usage, et comme
 Achille tenoit ses armes de celles des Dieux. Les actions du
 héros n'avoient rien de commun avec l'art admirable de
 Vulcain, (*) et vos actions n'ont rien à faire avec les principes qui
 ont formé les utenciles dont vous vous servez. — Voyez
 d'ailleurs, combien votre comparaison est peu juste. L'ame du
 monde gouverneroit donc les parties de l'Univers, pour produire
 des effets au dehors? or il n'y a pas de dehors. D'ailleurs il
 G 70 faudroit recourir encore à cet art de Vulcain, à ces principes
 M.II.33 prolifiques, végétatifs, et d'accroissement, qui forment les
 parties substantielles de l'Univers. — Mais enfin, dites-moi,
 Aristée, les hommes, tels qu'ils sont, font-ils partie de l'Univers
 ou non?
ARISTÉE. Sans doute ils en sont des parties. 15
DIOCLÈS. Or ils ne sont pas trop d'accord dans ce monde,
 ni probablement dans les autres. Si donc les hommes sont à
 cette ame du monde, ce que nous sont nos bras et nos jambes, il
 seroit impossible de voir un symbole plus parfait de la folie,
 G 71 que ce Dieu ou cette Ame du monde. — Or nous voyons tous
 les jours des Etres animés se poursuivre, se haïr, se détester de
 toute leur activité. Par conséquent ces Etres n'obéissent pas à
 une seule volonté générale; mais chacun de ces Etres est isolé, et
 libre dans la sphere de son activité. — Mais nous verrons
 ailleurs ce qu'on pourroit appeller Ame du monde. Concluons
 ici, qu'il y a des principes dans la nature, qui peuvent vaincre la
 réaction de l'inertie, et qui doivent la vaincre continuellement:
 ce qui suppose un combat soutenu entre les parties d'une chose,
 G 72 laquelle, par conséquent, ne sauroit exister par elle-même. —
 Jusqu'ici, Aristée, nous n'avons considéré l'Univers que comme
 purement physique, comme organisé, et comme capable de
 réaction; et sous ces points de vue il ne nous offre que des
 substances isolées, qui n'ont aucune communication, aucune
 liaison entre elles, si ce n'est de faire ensemble la somme du
 Total. Mais en envisageant cet Univers entant qu'intellectuel, la
 scene change: les images des relations et des rapports des
 M.II.34 choses se concentrent ou se placent dans l'imagination d'un
 autre Etre; et cet Etre est doué d'une faculté qu'on appelle
 G 73 l'intellect, qui peut mêler, comparer, et composer ces relations.
 Il se forme, par ce moyen, dans cette imagination, pour ainsi
 40

(*) C'étoit Vulcain lui-même, suivant Homere, qui avoit composé les belles
 armes d'Achille.

6 servez] *Note de l'éditeur Meyboom, voyez page 47,34.*

24 activité] *Note de l'éditeur Meyboom, voyez page 47,41*

9 or] *M Or*

18 ame] *M Ame*

- dire, un déplacement de l'Univers, un autre Univers imaginaire, mais possible; et si cet Etre joint encore à l'imagination, et à l'intellect, ce principe libre et actif, propre à vaincre la réaction de l'inertie physique, il peut réaliser cet Univers imaginaire, il
- 5 peut former des totaux, non d'essences, mais de relations, à proportion des relations qu'il connoît, et à proportion de la force et de l'étendue de son activité: et comme nous avons trouvé dans le monde physique, que l'action et la réaction, entre les Etres physiques, étoient parfaitement égales; nous trouvons
- 10 ici le principe de ce surplus de l'action sur la réaction, qui conserve le mouvement dans l'Univers. Nous voyons donc, Aristée, l'Univers divisé en deux parties, dont l'une est parfaitement inerte et passive, et l'autre douée de force, d'activité, et de la sensation de plusieurs relations entre les
- 15 parties passives; dont l'une est inerte, et l'autre vive et vivifiante. Nous ne pouvons concevoir action sans direction; et direction a une cause qui est la volonté libre. Supposons que cette partie active de l'Univers fût une, la volonté seroit une, la direction de l'action seroit une, et les effets qui en résulteroient sur les parties passives, seroient uniformes. Or il est évident, que nous voyons quantité de grands effets dans la nature, où regne une uniformité parfaite, et qui resultent par conséquent d'une seule direction, et d'un seule volonté. Mais nous voyons, en même temps, quantité de petits effets, qui dérivent de
- 20 l'activité des hommes et des animaux, ou d'Etres bornés, qui s'entrechoquent et se détruisent, et qui, par conséquent ont pour causes plusieurs directions et plusieurs volontés libres. Je dis libres: car si elles dépendoient d'un seule volonté suprême, elles ne sauroient se contredire, ni se détruire; elles ne seroient autre chose qu'une seule volonté, qui ne peut pas prendre une telle direction, et dans le même temps la direction contraire.
- 25 *ARISTÉE.* Dioclès, ce raisonnement me paroîtroit admirable, s'il n'étoit pas fondé sur une supposition, ou fausse, ou trop hasardée.
- 30 *DIOCLÈS.* Laquelle?
- ARISTÉE.* Vous dites, que nous ne saurions concevoir action sans direction, et que direction a nécessairement, pour cause primitive, volonté. Mettez une petite boule de verre, qui contient une goutte d'eau, sur un charbon ardent; l'effet qui en
- 35 résulte au moment de l'explosion, l'appellez-vous action?
- DIOCLÈS.* Oui.
- ARISTÉE.* Et quelle est la direction de cette action?
- DIOCLÈS.* Du centre à la circonférence, à ce qu'il me semble.
- 40 *ARISTÉE.* Soit. — Mais pourquoi, je vous prie, cette action a-t-elle, pour cause primitive, volonté?

- G 78 *DIOCLÈS.* Une essence ne peut pas avoir deux propriétés essentielles contradictoires. La propriété essentielle la plus incontestable, dans l'essence que nous appelons matière, est de réagir contre toute action. Par conséquent il est impossible que, réactive par sa nature, elle soit active par sa nature. Par conséquent, lorsqu'elle nous paroît agir, elle ne fait proprement qu'obéir à une chose d'une autre nature qu'elle, et que j'appelle cause d'action. Ainsi, Aristée, vous êtes obligé de convenir, que la cause de l'activité de l'eau, ou de la vapeur, ou de la matière, contenue dans votre boule, n'est pas de ce que nous appelons matière. Or cette cause est appelée, par les physiciens, *élasticité*:
5
- M.II.36 mot assez vague, mais qui masque notre ignorance dans bien des cas. — Un ressort non tendu, et dans son état naturel, ne sauroit être tendu que par l'action d'une force étrangère. Le ressort réagit à proportion de la ténacité de la cohérence de ses parties; et la cause, qui le tend, détruite, il retourne à sa situation naturelle. Vous voyez par-là, que ce que nous appelons élasticité, n'est qu'une seule et même chose que l'inertie, ou cette faculté de réaction; et si vous voulez appliquer
10
- P 686 | G 80 cette vérité à votre boule, tout ce que nous pouvons en conclure de vraisemblable, c'est que les parties qui constituent l'eau dans leur état naturel, sont autrement disposées entre elles, plus dispersées, et occupent un espace beaucoup plus grand, que celui qu'elles occupent, lorsque nous appelons leur ensemble de l'eau; et que l'action du feu dégage ces parties des liens qui les retiennent dans cet état forcé. Ainsi, mon cher Aristée, il nous faudra plutôt chercher la cause qui tend le ressort, que celle de l'activité du ressort, qui est manifeste par la réactivité de son inertie. — Vous sentez bien que cette cause, prise en
15
- G 81 général, est la même qui préside à l'organisation, à la formation des substances, à la direction des orbites des mondes; la même qui contraint, qui lie les parties mortes et inertes de la matière, et les force de vivre et d'agir, par le principe-même de leur propre inactivité. — Mais, Aristée, convenez-vous qu'action quelconque doit avoir une direction?
20
- ARISTÉE.* Parfaitement. Mais pourquoi volonté seroit-elle sa cause?
25
- DIOCLÈS.* Y a-t-il une raison pourquoi tout ce qui est, ou tout ce qui paroît, essence, mode, ou tout ce qu'il vous plaira, est et paroît tellement, et non autrement?
30
- G 82 *ARISTÉE.* Oui, certainement.
35
- M.II.37 *DIOCLÈS.* Une direction a donc un pourquoi, une raison. Or ce pourquoi n'est pas dans la direction, puisque alors elle auroit été avant que d'être.
40
- ARISTÉE.* Je l'avoue.
45
- DIOCLÈS.* Par conséquent il est dans l'actif, et il y a sa raison. Or vous ne pouvez pas aller de raison en raison à l'infini; puisqu'il y a un moment fixe, où l'actif dirige: ainsi vous

- trouvez la première raison ou dans l'activité de l'actif, qui est sa velléité, ou dans une modification de l'actif. Mais celle-ci a son pourquoi; et, de raison en raison, vous parviendrez à l'activité déterminée, ou à la volonté d'un actif quelconque: et par conséquent direction a, pour cause primitive, volonté. Mais nous ne pouvons pas concevoir une activité déterminée, une volonté qui dirige, sans intellect qui prévoie, sans conscience d'être. Ajoutez-y, mon cher, cet axiome, que les effets sont proportionnés à leurs causes; et nous tirerons facilement cette conclusion, que lorsque nous voyons cette marche constante de la nature vers la formation des substances, vers la propagation des espèces, lorsque nous voyons les corps célestes, dont les mouvements sont à la portée de nos organes, dirigés par des forces centrifuges et centripètes, obéir à des lois constantes, lorsque nous voyons ces grands effets uniformes, que, dis-je, la cause primitive de ces effets est l'action d'une volonté intelligente, infiniment grande et infiniment puissante. Je dis infiniment; puisque en allant de cause en cause, nous sommes obligés d'y venir.
- 20 *ARISTÉE.* J'avoue, Dioclès, que vous me surprenez.
DIOCLÈS. J'aime mieux vous convaincre, Aristée; et pour y parvenir, continuons, et passons au moral.
- ARISTÉE.* Qu'appellez-vous proprement moral?
DIOCLÈS. Vous avez aimé, Aristée?
- 25 *ARISTÉE.* Oh manes d'Antiphile, écoutez ce blasphème! — Si je connois l'amour! — Demandez à Apollon s'il connoît la lumière.
- DIOCLÈS.* Pardonnez-moi, mon aimable Aristée. — J'ai tort, je l'avoue. — Mais vous m'interrompez. Si, en causant avec Palinure, je lui disois, "Palinure, vous avez vu Scylla et Charybde, vous avez vu les vents en fureur, les vagues se confondre avec les nues;" — s'il me laissoit parler sans m'interrompre, je continuerois ainsi: — "Sage Palinure, avez-vous réfléchi avant et pendant les tempêtes? avez-vous trouvé que le coucher de tel astre, qu'un calme imprévu, qu'un noir nuage à l'horizon quand la nuit tombe, annoncent ou causent les orages?" — c'est ainsi que je vous demande, sage Aristée, avez-vous réfléchi avant et pendant l'effervescence de votre amour?
- 40 *ARISTÉE.* Je ne sais si j'ai réfléchi, Dioclès; mais je sais que j'ai senti, et avec fureur.
- DIOCLÈS.* Cela nous suffit, mon cher. Vous n'avez qu'à répondre; et nous réfléchirons ensuite. — Mais, dites-moi, qu'est-ce que vous appelez amour, dans le sens le plus général?
- 45 *ARISTÉE.* Le desir. — Tout ce que j'aime, je le desire.

14 centrifuges] *M* centifuges

37 orages?" — c'est] *M* orages?" C'est

- DIOCLÈS.* C'est-à-dire, vous desirez de le contempler?
- ARISTÉE.* De le contempler? — de le posséder, d'en être absolument le maître, de l'admirer, de l'embrasser, de l'étouffer par mes caresses, de le dévorer.
- M.II.39 *DIOCLÈS.* Continuez, je vous prie. 5
- ARISTÉE.* Je ne le puis. Les expressions me manquent. Mais vous sentez, j'espère, ce que je ne saurois exprimer.
- G 88 *DIOCLÈS.* Oui, je le sens. Mais lorsque vous avez étouffé et dévoré l'objet de vos desirs, êtes-vous content? ou voudriez-vous le faire renaître? 10
- ARISTÉE.* Assurément, je le voudrois.
- DIOCLÈS.* Pour le dévorer encore, je pense. — Mais, mon cher Aristée, cela ne prouve-t-il pas que la jouissance n'a été que momentanée et imparfaite?
- ARISTÉE.* Est-ce qu'il y a d'autres jouissances possibles? 15
- DIOCLÈS.* Peut-être: et si nous pouvions parvenir, avec l'objet de nos desirs, à ce que nous ne pouvions pas exprimer tout à l'heure, il me semble que la jouissance seroit parfaite.
- G 89 *ARISTÉE.* Je le crois; je le sens. Mais savez-vous ce que c'est? 20
- DIOCLÈS.* Pas tout-à-fait; mais je crois sentir intimement, en réfléchissant à la marche de vos desirs, que c'est une pente vers l'union parfaite. — Ne seriez-vous pas content d'être votre Antiphile?
- ARISTÉE.* — Mon très cher Dioclès, je ne puis vous exprimer ce qui se passe dans ce moment dans mon âme. — Ce que vous dites est vrai, et tellement vrai, qu'il me paroît que c'est de toutes les vérités la plus importante: c'est la même que celle de notre existence. — Mais il paroît, par ce que vous venez
- G 90 de dire, que la prière de Pygmalion auroit été plus sage, s'il avoit demandé à la Déesse de devenir l'ivoire dont sa maîtresse étoit composée, que de la rendre vivante: il auroit été lui-même sa maîtresse sans interruption; tandis qu'avec la belle fille ses jouissances étoient passagères. 30
- M.II.40 *DIOCLÈS.* Il faut que je défende la sagesse de Pygmalion. 35
- P 690 En demandant d'être l'ivoire, il ne devoit pas sa maîtresse, dont toute l'essence résidoit dans la figure; mais en priant Venus de la faire vivre, il la rendit plus homogène à son essence. Ainsi il nous apprend, par la sagesse de sa prière, que
- G 91 l'homogénéité mesure la force attractive dans toute espèce de desir. 40
- ARISTÉE.* J'en conviens.
- DIOCLÈS.* Mais, Aristée, avant que de quitter ce sujet, il faut que nous profitons de vos lumières. Vous êtes si expert! — Nous avons trouvé que l'organisation dans la nature étoit la marche ferme et constante des parties de l'Univers, vers la

formation des substances. — Sentez-vous quelque chose en vous de cette marche, lorsque vous desirez?

ARISTÉE. Je crois qu'il n'y a pas d'homme sur la surface de la terre, qui ne le sente plus ou moins dans toute espèce de desir. G 92

5

DIOCLÈS. Cela étant, Aristée, ne pourroit-on pas croire, que cette marche est précisément la même chose que cette pente vers une union d'essence, que cette attraction dont nous avons parlé?

10

ARISTÉE. Oh, mon cher Dioclès, que vous êtes loin de la vérité! C'est à présent que je sens que je puis vous apprendre. Je m'aperçois que j'ai réfléchi sans y penser; et je vais vous dire tout ce que je sais. — Etant encore enfant, mon ame étoit dévorée de desirs et de passions sans nombre, dont la violence et le désordre m'ont dérobé la marche et le caractère. Arrivé G 93

15

trop jeune à Corinthe, j'y vis ces courtisanes célèbres; et si alors vous m'eussiez fait la même question, j'aurois été de votre avis. J'ai eu du plaisir à Corinthe; mais je n'y ai rien regretté: ce qui M.II.41

20

marque la pauvreté de mes jouissances. A Sicyone je logeai dans la même maison avec la jeune Philarete. Elle étoit charmante, vive, gaie; et aucune des perfections qu'elle tenoit de la nature, n'avoit pu être entamée par l'art de l'éducation. Dès que j'eus vu Philarete, je reste de l'Univers n'eut plus rien d'intéressant; je le voyois à travers une gaze, excepté celles de G 94

25

ses parties qui avoient quelque rapport à Philarete. Lorsque je m'approchois d'elle, mon coeur me battoit, mes genoux trembloient: tantôt chaud, tantôt froid, mon sang n'avoit plus de marche assurée dans mes veines: — en son absence je faisais tout de travers, et plus mal que les autres; hors dans les cas, où mon imagination me donnoit Philarete pour témoin: en sa présence, j'étois, et je me sentois invincible: — tout ce que je faisais volontairement, n'avoit qu'elle pour fin et pour but: — ma volonté agissoit comme si elle avoit été la sienne: son G 95

35

bonheur, ses plaisirs, ses desirs, étoient les miens, et je n'en avois plus d'autres. — Je me rappelle que nous nous déclarâmes notre amour réciproque avec tant de confusion, de désordre et de crainte, que si nous eussions eu à confesser des forfaits. — Pendant tout ce temps d'innocence, je ne me serois jamais douté, en sa présence, de l'existence de cette marche organique

40

dont vous parlez; tandis que mille objets bien plus hétérogènes me la manifestoient. — Enfin, un soir d'été, nous étions assis sur la verdure: nous nous entretenmes de notre amour. — Elle étoit légèrement vêtue; et nos ames, fatiguées de sentir, laisserent à nos yeux la faculté de voir. — Ce principe organique, dont vous G 96

45

parlez, se mêlant pour un moment avec cette attraction qui tenoit à nos essences, pour la corrompre et la détruire, nous plongea dans le malheur. — C'est du mélange de ces deux principes, que naissent la pudeur et la honte. — Nous n'osâmes

- M.II.42 plus nous regarder. — L'innocente, la pure Philarete n'existoit plus; et moi, j'étois comme un homme qui, ayant profané des
P 692 | G 97 autels, croit voir des Dieux vengeurs le poursuivre. — Depuis ce temps, mon cher Dioclès, j'ai appris à aimer. — Mais je ne vous raconte ici que ce qui a un rapport direct à notre sujet; et je puis bien vous assurer, que cette organisation, cette marche de la nature vers la formation de substances, n'a rien de commun avec ce principe qui mene vers une union d'essences. Ils peuvent coëxister, puisque tous les deux ont le même composé pour but, savoir l'objet aimé, et puisque tous les deux paroissent suivre une marche homologue: je dis, paroissent; car
G 98 pour le principe organique, il a un but, une fin fixée: il est fini par sa nature, comme vous avez bien prouvé; tandis que l'autre principe me paroît une approximation éternelle. Ils ne coëxistent jamais, sans que le premier corrompe plus ou moins le second. Ils paroissent souvent coëxister, par la raison qu'il y a peu d'hommes qui sachent bien les démêler, et puisque les loix ont prétendu pouvoir les clouer ensemble. Enfin, comptez, Dioclès, que dans la jouissance, le moment où le premier principe trouve sa mort et sa fin, est le même qui détruit
G 99 l'éternité du second; comme le moment qui mêle un métal ignoble et fragile à l'or pur, est celui qui en détruit la ductilité merveilleuse: et ceux qui n'en conviennent pas, n'ont pas réfléchi à Corinthe, ou n'ont jamais connu l'amour.
DIOCLÈS. Assurément, Aristée, vous me faites bien sentir que je puis apprendre de vous. Le tableau que vous faites de la différence des deux principes, me paroît excellent: et si je vous ai bien compris, vous envisagez cette marche organique comme l'effet d'une loi générale, d'une impulsion donnée à l'Univers entier, par une seule grande activité déterminée, par une seule
G 100 grande volonté; tandis que vous envisagez l'amour, ou le desir, M.II.43 comme l'effet d'une loi qui résulte de la nature de chaque individu doué d'intellect et de liberté. — Vous me faites remarquer, que dans les animaux cette marche de la nature n'a pas tel ou tel individu pour but; mais que le sexe en général, se mêle avec le sexe en général; et qu'elle ne se manifeste, comme mélange d'individu avec individu, que par accident; puisque la fin de toute organisation est une substance déterminée, un individu déterminé et fini. Dans l'homme ce seroit la même
G 101 chose, si on lui ôtoit ces facultés de son ame, qui attirent, non son corps, mais son essence vers une autre essence. Chez l'homme la propagation de l'espece auroit pu se faire exactement de la même façon, sans qu'il se fût jamais douté que cet acte pût avoir rien de commun avec le moral, ou avec le principe attractif métaphysique. Mais ce sont les loix qui ont considéré un individu comme possession d'un autre individu, qui ont ordonné que les deux principes marcheroient ensemble: ce qui n'est pas moins absurde, que si elles eussent ordonné à la

force centrifuge et à la gravité, de prendre la même direction. Le mélange de ces deux principes hétérogènes ensemble, doit produire un monstre; et ce monstre, c'est la honte et la pudeur, comme vous l'avez très-bien remarqué. Il s'est mêlé ensuite avec d'autres principes, et a produit des biens et des maux dont l'homme n'avoit aucun besoin.

G 102

5

ARISTÉE. Vous avez parfaitement compris mon idée, Dioclès. Mais je vous prie de continuer: nous sommes en si bon chemin.

P 694

10

DIOCLÈS. Vous m'avez demandé ce que j'appelle proprement moral. Les lumières que vous venez de me donner, facilitent beaucoup ma réponse. — Ce principe que vous sentez si bien, mon cher Aristée, cet amour, cette pente vers une union d'essence avec des êtres ou des choses quelconques, est une faculté qui lie en quelque façon les êtres ensemble, et qui agit en raison de l'homogénéité. Les loix qui dérivent de la nature de ce principe, ou de cette faculté, constituent le moral. L'individu est susceptible de vertus et de vices, à proportion de la perfection ou de l'imperfection de cette faculté en lui. Comme l'imagination, qui reçoit les idées et les images des relations entre les écorces de certaines choses, est parfaite à proportion du nombre, de la clarté, et de la tenacité de ces images; ce principe attractif approche de la perfection, en raison du nombre, de la vivacité, et de la tenacité des sensations qu'il a des relations entre les essences de certaines choses. L'Être libre et actif travaille dans cette imagination à comparer, composer et décomposer ces images, d'où naissent les sciences et les arts. Ainsi l'Être libre et actif compare, compose et décompose ces sensations, d'où naissent les actions morales. — C'est jusque-là, mon cher Aristée, qu'on peut pousser le parallèle entre l'intellectuel, et le moral. Vous dépeindre leurs différences, seroit ici hors de propos. Mais faisons pourtant cette réflexion; que les images et les idées, que l'imagination nous présente, sont déterminées, circonscrites, divisibles, et hors de notre essence; tandis que les sensations morales s'identifient avec elle, et n'ont d'autres bornes que les siennes.

G 103

M.II.44

15

20

G 104

25

30

G 105

35

ARISTÉE. Je vous prie, Dioclès, d'éclaircir cette idée.

40

DIOCLÈS. Lorsque j'ai l'idée ou l'image d'un objet visible, tangible, ou sonore, je puis me figurer la moitié de sa grandeur, de son intensité, ou de son énergie; je puis les doubler, les tripler, les augmenter, les diminuer à ma fantaisie; mais affecté d'amour, de haine, ou de colère, je ne saurois concevoir la moitié ou le double de cette colère, de cette haine ou de cet amour. Ces affections ne sont pas susceptibles de plus ou de moins, dans un même individu. Leur intensité est bien

G 106

45

12 réponse] Note de l'éditeur Meyboom: Voyez Lettre s[ur] l'h[omme] etc., p.

- M.II.45 proportionnée à l'objet qui affecte, et à la sensibilité de l'individu affecté; mais toute notre essence en est imbibée. Je veux croire que l'essence d'Aristee est plus vivement pénétrée d'une sensation morale, que celle d'un Troglodyte(*): mais vos
- G 107 deux essences en seroient également saturées, a proportion de la quantité et de la finesse de votre sensibilité. — C'est ce principe moral par lequel un individu s'identifie en quelque façon avec une autre essence, par lequel il sent ce qu'elle sent, et
- P 696 qu'il sait se contempler soi-même, pour ainsi dire, du centre
- G 108 d'un autre individu (**): et c'est de-là que naissent les sensations de commisération, de justice, de devoir, de vertus, de vices, et
- M.II.46 enfin toutes les qualités qui distinguent l'homme de l'animal, et
- G 109 par lequel il tient au principe législatif de l'Univers. C'est par ce principe, qu'un individu devient son propre juge; il se juge
- G 110 comme un autre le jugeroit; et c'est dans cette école qu'il apprend à rougir, qu'il apprend à se perfectionner, et à se rendre heureux. Car quelle idée se faire du vrai bonheur, Aristée, si ce n'est l'état d'un Etre qui, par cette faculté, se regardant du centre de toute essence qui l'environne, se voit toujours également beau et parfait; d'un Etre qui est toujours dans les autres, pour jouir du brillant spectacle et de l'énergie de sa propre perfection, et qui est toujours dans lui-même, pour se la conserver? — Si notre intelligence bornée est accompagnée

G 107 (*) Diodore de Sicile, et sur-tout Agatharchides, dans le beau fragment que Photius nous a conservé, nous donnent quelque lumière sur ce passage. Ils disent, en parlant des Troglodytes, et des Ichthyophages, qu'ils n'avoient aucune sensation du mal d'autrui; et ils ajoutent d'autres choses encore, qui marquent bien que ces Peuples étoient presque destitués de tout sens moral, et approchoient extrêmement des Brutes.

G 108 (**) Il paroît par tout le raisonnement de Dioclès, qu'il attribue à l'Ame quatre facultés distinctes: savoir, l'Imagination, qui n'est que le réceptacle de toutes les idées; l'Intellect, qui compare, compose et décompose ces idées; la Velléité, ou la faculté de pouvoir vouloir et agir; et enfin le Principe moral, qui est tantôt sensible et passif, et tantôt actif. Par ce principe l'Ame est attirée vers une autre essence quelconque, et s'y attache; elle sent les biens et les maux de cet autre, presque aussi vivement qu'elle sent ses propres jouissances ou souffrances; et alors ce principe ne paroît que passif: mais lorsque identifiée, pour ainsi dire, avec un autre individu, l'Ame réfléchit sur elle-même, ce principe devient actif; l'Ame juge de ses propres rapports avec cet individu, et de ses propres actions vis-à-vis de cet individu; elle se voit elle-même, pour ainsi dire, par dehors, et elle se juge comme l'autre la jugeroit: et delà naît ce qu'on appelle conscience, repentir, et ce plaisir que donne le sentiment intime d'avoir fait une bonne action. Identifiée avec l'autre, le bien qu'elle lui fait, c'est un bien qu'elle se fait proprement à elle-même; elle jouit de ses propres bienfaits, et il s'ensuit, que si la sensibilité, ou la passivité du principe moral étoit toujours accompagnée d'une activité proportionnée, il ne sauroit y avoir ce qu'on appelle cruauté et injustice, l'homme feroit du bien à un autre, puisqu'il se fait l'autre: il fait le bien pour se faire du bien. Il faut avouer que ce raisonnement de Dioclès établit bien le précepte: Aime ton Prochain comme toi-même.

G 109

- d'un tel principe, d'un tel germe de bonheur, pourriez-vous croire, Aristée, que l'Intelligence infiniment grande, et infiniment puissante, que nous avons trouvée, puisse en être destituée? — Comprenez-vous maintenant ce que j'entends par moral? G 111
- 5 *ARISTÉE.* Si sentir est comprendre, je l'ai parfaitement compris.
- 10 *DIOCLÈS.* La conviction du sentiment vaut bien celle de l'intellect, mon cher Aristée. — Mais examinons encore les loix qui paroissent gouverner les différentes parties de l'Univers que nous connoissons. Il y en a de deux especes; l'une contient celles qui dérivent de la nature-même des essences; l'autre celles qui sont imposées de dehors. — Dans toutes les parties physiques ou matérielles de l'Univers, nous voyons une attraction mutuelle et réciproque. Dans le physique nous avons vu que la réactivité, ou l'inertie parfaite, est un attribut essentiel de la matiere. Cette inertie, ou cette réactivité, n'est proprement, dans 15 une chose, que la force avec laquelle elle est ce qu'elle est; puisqu'elle n'est réactive que par cette force, et à proportion de cette force. L'action primitive, qui a le pouvoir de vaincre cette inertie, et qui met les corps en mouvement, n'est donc pas physique, ou corporelle, mais d'une autre nature que la matiere. 20 Supposons cette action primitive détruite, l'Univers sera un, par l'attraction mutuelle de ses parties; et les forces d'être, ou les inerties de toutes les parties, formeront ensemble une seule force d'être, une seule inertie, savoir, celle de l'Univers entier. Par conséquent c'est cette action primitive qui empêche l'Univers d'être un; c'est cette action, cette énergie, cette cause primitive de mouvement quelconque, qui met toutes les parties 25 de l'Univers dans un état forcé, dans l'état d'un ressort tendu, qui devient, par sa tension forcée, cause seconde et propagatrice d'action et de mouvement. Nous voyons par-là, que l'état naturel de l'Univers est d'être un; que l'attraction n'est encore que le retour des parties de l'Univers à leur état naturel; qu'elle n'est autre chose que la force d'être, ou l'inertie de l'Univers entier, et que cette inertie de l'Univers tient intimement à son essence, étant non seulement un attribut essentiel de chacune de ses parties, mais aussi de toute sa masse en bloc; enfin, que l'inertie est la seule loi intrinseque de l'Univers physique, laquelle dérive directement de sa nature. Or sans considérer nos 30 démonstrations tirées du fini, et des bornes de l'Univers, je demande, si l'on pourroit se figurer un Etre, dont la nature seroit plus diamétralement opposée à celle d'un Etre qui existeroit par essence, que cet Univers matériel, ce symbole parfait de passivité, dont les modifications vagabondes dépendent absolument de principes d'un autre nature, enfin cet 35 Univers, qui, bien loin d'être sa propre cause primitive, ne sauroit être cause primitive de rien. — Mais examinons les loix G 115 M.II.48
- 40
- 45

- qui concernent les parties actives de l'Univers. Lorsque nous réfléchissons sur le moment où notre volonté devient active, ou applique son activité sur la matière, pour produire quelque effet, ou quelque changement ou mouvement, quelque attention que nous y mettions, nous ne saurions nous appercevoir de la transformation de notre volonté active en effet. — Si nous prenons l'exemple le plus simple, savoir le cas où nous mettons notre propre corps dans un mouvement très-rapide, nous remarquons distinctement, que, pour faire cesser ou ralentir ce mouvement, une volonté active contraire à la précédente ne suffit pas, mais que nous devons chercher des obstacles à ce mouvement dans les choses de dehors: d'où il est évident que l'activité, ou l'action, ou la volonté agissante, une fois appliquée à une chose hors d'elle, dure, et ne périt que par des obstacles, dont les actions et les réactions sont plus fortes que l'intensité de cette première action appliquée. — De plus, le mouvement qui résulte d'une action, ou d'une volonté active, est également proportionné, et à l'intensité de cette action, et à la force d'être, ou à l'inertie, ou à la quantité inerte, de la chose qui est mise en mouvement. Mais comme l'intensité de l'action, au moment de la première impulsion, est déterminée, et que la quantité de la force d'être, ou de l'inertie de cette chose en mouvement, est déterminée de-même, il s'ensuit que le mouvement est déterminé, et par conséquent uniforme, et ainsi éternel par sa nature, c'est-à-dire, uniquement destructible par des obstacles, dont l'intensité est plus forte que la sienne. — C'est par-là que nous voyons la continuité éternelle d'action, ou d'effet d'activité, d'où résulte le mouvement.
- M.II.49 ARISTÉE. Je vous prie, mon cher Dioclès, de vouloir me
G 119 répéter ce que vous venez de dire sur le mouvement; sans quoi je ne saurois vous suivre. 30
- DIOCLÈS. Je dis que le mouvement est proportionné à l'intensité du principe actif qui le produit, et à l'inertie ou à la quantité inerte du corps mis en mouvement. Cette intensité du principe actif, et cette quantité inerte du corps qui va être mu, sont déterminées. Par conséquent le mouvement est déterminé. Mais le mouvement est déterminé dans un moment, comme il l'est dans tout moment. Par conséquent il est uniforme par sa nature, et ainsi éternel par sa nature; et il s'ensuit encore que, comme les effets sont proportionnés à leurs causes, tout premier principe de mouvement est éternel par sa nature.
- G 120 ARISTÉE. Je l'avoue. Mais si je suppose l'intensité du principe actif nulle, le mouvement devient nul, c'est-à-dire, devient repos, et ainsi le même raisonnement que vous venez de faire sur le mouvement. aura lieu pour le repos. 45

- 5 *DIOCLÈS.* Cela est très vrai, Aristée; et tout ce que j'ai à dire là-dessus, c'est qu'il est étonnant que les hommes voyant si distinctement, par un raisonnement beaucoup plus simple, l'éternité du repos, ils n'en aient pas conclu directement celle du mouvement, et par conséquent celle du principe actif, qui est sa cause. — Mais poursuivons. Si nous examinons à présent ces deux principes, les seuls universels que nous connoissions dans la nature, l'activité et l'inertie, nous voyons que le premier peut bien mener le second à l'organisation, et à la formation de substances déterminées; mais ni l'un ni l'autre de ces principes ne nous offre une puissance productrice qui crée. Dans le second, la chose est manifeste par elle-même; et dans le premier, nous ne voyons qu'une puissance qui modifie des relations entre des choses qui sont, qui existent. D'ailleurs nous n'avons qu'à rentrer en nous-mêmes, pour sentir que nous n'existons pas par essence, et que nous ne sommes pas la cause de notre existence. — Cela prouve évidemment, Aristée, que les deux principes tiennent leur existence et leur origine d'ailleurs. — Pour ce qui est du second, je crois que vous en demeurez d'accord, et que vous n'avez plus de difficulté à faire?
- 10
 15 *ARISTÉE.* Aucune, mon cher Dioclès. Mais vous paroissiez vouloir dire quelque chose au sujet de l'activité. Je vous supplie, songez qu'il ne faut laisser rien en arrière.
- 20 *DIOCLÈS.* Activité, dans un Etre, c'est la faculté de pouvoir agir sur des choses qui se trouvent à sa portée. Cette activité, cette énergie, ce principe de force, a toutes les directions possibles; et c'est en quoi consiste sa liberté: c'est une force vague, qui constitue la velléité, ou la faculté de pouvoir vouloir. Si nous considérons cette faculté dans un Etre insensé, dans Penthée, dans Ajax en fureur, nous la voyons pure et indéterminée; et si les corps d'Ajax et de Penthée ne les obligeoient pas à mille actions, contradictoires à la vérité, mais pourtant déterminées en apparence, nous verrions Ajax et Penthée sans mouvement, exhaler leur force et leur énergie, comme un aromate exhale son odeur, dans toutes les directions. Si nous contemplons cette faculté dans le prudent et sage Ulysse, elle est toute déterminée: toute son énergie est concentrée, et dirigée vers un seul but; et elle est toute volonté. Nous voyons par-là, que l'Etre actif est nécessairement doué d'intellect, pour changer cette velléité vague, ou cette faculté de pouvoir vouloir, en volonté déterminée. L'intellect, et l'imagination qui lui appartient, détruits, il veut et agit sans effet, faute de point d'appui et de but. L'activité ou la velléité intellectuelle seule ne sauroit avoir pour but que la conservation exclusive de l'individu; ce qui fournit un très-petit nombre de volontés, ou de déterminations d'activité; mais lorsque l'Etre actif est doué du principe moral, qui le transporte, pour ainsi dire, dans d'autres êtres, et le fait sentir, souffrir, et
- 25
 30
 35
 40
 45
- G 121
 G 122
 M.II.50
 G 123
 G 124
 P 702
 G 125
 M.II.51

- jouir pour eux, cette activité acquiert un ton de noblesse et de grandeur, proportionné à l'étendue et à la délicatesse du principe moral dans cet Etre. Enfin, de quelque côté qu'on
- G 126 examine ce qu'on appelle activité, action primitive, cause pure de mouvement, ce principe pourra s'appeller l'Ame du monde, mais ne sauroit s'élever qu'à la faculté de modifier ce qui est, à une faculté législative si l'on veut, mais jamais à la puissance créatrice. Cette Puissance est un principe infiniment au-dessus de notre intellect, mais dont l'existence est tout aussi indubitable que celle de l'Univers entier; puisque, sans l'existence de cette Puissance, celle de l'Univers entier seroit absurde. Voilà le Dieu qui a créé l'Univers, qui lui a donné une impulsion éternelle pour former des substances sans cesse et sans fin, qui l'a peuplé d'Etres libres, dont l'activité trouve des bornes, non dans sa nature, mais dans l'activité ou la réactivité de ce qui l'environne, dont l'essence est de nature éternelle, puisque le mouvement qui dérive de son activité est éternel, et enfin, dont la maniere d'être est susceptible de bonheur.
- G 127
- ARISTÉE.* Mais aussi de malheur, mon cher Dioclès! — Quoiqu'il en soit, vous m'avez parfaitement convaincu de l'existence nécessaire d'un Etre suprême, qui a tout créé. Mais voici des difficultés qui me restent. La seule relation sous laquelle nous connoissons cet Etre, c'est qu'il a tout créé: or, si je vous ai bien compris, le principe créateur est d'un ordre infiniment au-dessus de celui du principe d'activité; il est infiniment au-dessus de notre intellect. Ainsi, quelle idée, mon cher Dioclès, me ferai-je du Dieu. Je ne puis le comparer à rien. — Si je me suppose des relations avec lui, il faut qu'il y ait quelque analogie entre lui et moi. Je ne la trouve pas dans ma figure, dans mes forces, dans mon intellect: et si je la cherche dans la partie la plus belle de mon essence, comment pourrois-je lui attribuer de la bonté, de la justice, et toutes ces qualités qui décorent les foibles mortels, et qui dérivent uniquement de leur maniere d'être, non comme une propriété du cercle dérive de sa nature, mais comme le feuillage épais d'un chêne vigoureux dérive du sol qui le nourrit.
- M.II.52
- G 129
- DIACLÈS.* Le germe du chêne, Aristée, renfermoit dans son sein cette riche verdure; et le terrain fertile a favorisé ses développements. — Si ce grand Aristide n'avoit jamais eu l'occasion de faire paroître sa justice, l'auriez-vous cru injuste?
- P 704
- G 130
- ARISTÉE.* Je ne l'aurois cru ni juste, ni injuste.
- DIACLÈS.* Mais sachant maintenant qu'il étoit juste, vous convenez, sans doute, qu'Aristide avoit en lui tout ce qu'il falloit pour être juste?
- ARISTÉE.* Oui.
- DIACLÈS.* Par conséquent, il auroit eu ce qu'il faut pour être juste, quoique les occasions eussent pu lui manquer pour le faire paroître.

ARISTÉE. Je l'avoue.

DIOCLÈS. Par conséquent, la justice d'Aristide tenoit à son essence comme la propriété du cercle tient à la nature du cercle: et il en est de-même de toutes les vertus.

5 ARISTÉE. Et la cruauté de Phalaris tenoit-elle aussi à son essence?

DIOCLÈS. Oui, mon cher. Mais je sens ce que vous voulez dire. — Pour comparer Aristide et Phalaris, il ne faut pas comparer les bonnes actions du premier, avec les mauvaises de l'autre: ces deux especes d'actions sont des contraires par leurs effets; les unes ont produit du bien, les autres du mal: mais il n'en faut pas conclure qu'Aristide et Phalaris sont des contraires. Ils different en degrés de perfection. Il manque à Phalaris la partie qui fait la beauté d'Aristide. Et croyez-vous que si Phalaris avoit eu la faculté de se contempler du sein du malheureux qui mugissoit dans son taureau, Phalaris eût été assez insensé pour être cruel? G 131 M.II.53 G 132

ARISTÉE. Vous avez raison, mon cher Dioclès: mais vous ne répondez pas à l'essentiel de ma question. Je vous demande quelle est la nature de la Divinité, que je ne saurois comparer à aucune chose que je connois? par quel moyen concevrai-je mes relations avec un Etre, dont je ne sais rien que l'existence? et que pourrois-je attendre d'une Toute-Puissance également auteur du mal et du bien, et qui paroît les avoir attachés indifféremment à la nature des Etres? 20 25

DIOCLÈS. Pour répondre à votre question, il faudroit commencer par la recherche de ce que paroît et de ce qu'est le bien et le mal, le bonheur et le malheur, le bon et le mauvais. — Dites-moi, Aristée, ce bel arbre que voilà, ce pin superbe, est-il bon ou mauvais? 30

ARISTÉE. Assurément il est bon.

DIOCLÈS. Pourquoi?

ARISTÉE. Pourquoi? — On en tire des huiles, et des sels précieux; et je ne sais de combien de maux Eryximaque le Médecin ne m'a pas dit qu'il guérit. — D'ailleurs il sert à couronner les vainqueurs dans les jeux de l'Isthme. 35

DIOCLÈS. Par conséquent il est bon pour les malades, et pour ceux qui combattent à l'honneur de Neptune. Mais est-il bon ou mauvais en lui-même? G 134

ARISTÉE. Il est, il existe; et voilà tout. Il ne sauroit être ni bon, ni mauvais en lui-même. 40 M.II.54

13 degrés] M degré

21 par] M Par

22 et] M Et

23 pourrois-je] M pourrai-je

25 indifféremment] M indifféremment

- DIOCLÈS.* C'est ainsi que je le conçois; et il s'ensuit que les choses ne sont bonnes ou mauvaises, que par rapport à d'autres choses, et qu'il n'y a du bien, ou du mal, que pour les Êtres qui jouissent de la conscience d'être, et qui sont susceptibles de sensations. 5
- P 706 *ARISTÉE.* Cela est certain.
- G 135 *DIOCLÈS.* Ainsi le bien et le mal ne dérivent pas de choses qui sont ou bonnes ou mauvaises en elles-mêmes; mais nous appellons ces choses bonnes, ou mauvaises, suivant le bien ou le mal qui en résultent pour des êtres qui sentent. Par conséquent, le mal n'est qu'un effet relatif à celui qui en est affecté; et il est produit par une cause quelconque, qui ne sauroit être mauvaise en elle-même. Les volcans, les déluges, les pestes, ne sont des fléaux, que par rapport à leurs effets sur des êtres sensibles. L'homme cruel, ou vicieux, n'est mauvais que, 10
- G 136 par ses actions, relativement à d'autres êtres; et il n'est, par lui-même, que d'une classe inférieure. 15
- ARISTÉE.* Sur ce pied-là, Dioclès, l'homme cruel ou vicieux ne seroit ni reprochable ni à plaindre.
- DIOCLÈS.* L'homme, Aristée, est doué, plus on moins, du principe moral, d'intellect, et de volonté. La richesse de ces facultés, il les doit à la nature; mais leur harmonie, il les doit à ses travaux. Peu doivent l'une et l'autre à la source de toutes choses. Si l'homme manque de quelqu'une de ces facultés, s'il les a pauvres et foibles, s'il ne sent pas leur dissonnance, s'il ne 20
- G 137 sait pas sentir l'effet de ses actions sur les autres, il est vrai que la loi le juge et le condamne sur cet effet, pour l'utilité de la 25
- M.II.55 Société; mais, dans le fond, il n'est ni reprochable ni à plaindre. Comparé à d'autres, il est ou plus ou moins parfait; mais il est ce qu'il est. Supposons ses facultés tellement petites, qu'il ne fit 30
- que végéter, qu'il approchât de la nature de cet arbuste, qui est là à vos côtés; — trouvez-vous cet arbuste reprochable ou à plaindre?
- ARISTÉE.* Non, sans doute. — Mais avant que vous alliez plus loin, permettez que je fasse ici une réflexion. Vous avez dit, 35
- G 138 que la justice d'Aristide et la cruauté de Phalaris tenoient à leurs essences: vous dites que l'homme qui manque plus ou moins d'intellect, de principe moral, ou de force de vouloir, ou d'activité, constitue l'homme ou plus ou moins vicieux: ainsi le vice, et le mal qui en dérive, est de l'essence d'un Être qui tient 40
- son essence d'ailleurs. Cela étant, il n'y a rien de plus injuste que l'Aréopage: et je vous supplie, mon cher, dites-moi quels sont donc les hommes reprochables ou punissables?
- DIOCLÈS.* La plus belle propriété de l'homme, Aristée, est 45
- G 139 celle de pouvoir se corriger et se perfectionner lui-même, autant que la richesse de sa composition peut le lui permettre. Il reçoit

ses facultés de la nature; et il peut modifier ses actions, c'est-à-dire, les causes du bien ou du mal, à son plus grand avantage, et à celui des autres. S'il produit le plus grand bien possible pour les autres, et l'harmonie et le repos en lui-même,

5 il a toute la perfection dont son Etre est susceptible: s'il se néglige tellement, que le mal résulte de ses actions au dehors, et la discordance de ses propres facultés au dedans, il est imparfait, il se dégrade, il se met lui-même volontairement dans la classe de l'arbuste. Voilà deux especes d'imperfections: l'une G 140

10 qui dérive de la pauvreté de l'essence, l'autre du mauvais emploi de la richesse des facultés. Juger laquelle de ces deux imperfections est cause d'une action déterminée, d'où résulte le mal, c'est une faculté que Cécrops n'a pas su donner à son P 708
M.II.56

15 Aréopage. D'ailleurs l'Aréopage juge, non du degré de perfection, de vertu ou de vice; son emploi est moins pénible: il juge du crime; et il est plus facile de prouver à un Athénien, que son action est contradictoire à la volonté écrite de Solon, que de lui prouver de quelles imperfections, dans son composé, dérive G 141

20 l'action qu'il vient de commettre.

ARISTÉE. Je vous prie, mon Ami, de m'éclaircir davantage ce sujet important. De ce que vous venez de dire, il me paroît suivre, que Phalaris auroit pu se rendre meilleur, et qu'Aristide auroit pu se rendre méchant, et que, par conséquent, la justice de l'un et la cruauté de l'autre ne tiennent pas à leurs essences.

25 *DIOCLÈS.* Mon cher Aristée, nous sommes juges iniques, et très incompetents, les uns des autres. Chacun de nous sait, ou peut savoir, quelle est la force de son activité, la force de sa faculté de pouvoir vouloir, de déterminer sa velléité vague, et de la réduire en volonté; il peut savoir quelle est la vivacité et la G 142

30 délicatesse de son sentiment moral, quelle est la richesse de son imagination, quelle est l'agilité de son intellect: chacun de nous sait, ou peut savoir, quelle est en lui la proportion de ces facultés entr'elles, quel est le degré de leur harmonie, ou de leur dissonance: chacun de nous sait, si dans une action

35 quelconque il a donné trop à la beauté de son imagination, à la véhémence de sa volonté, au compas de sa raison, ou à la délicatesse et à la vivacité de sa sensibilité morale; et il s'ensuit, que l'homme, s'il veut ou s'il ose entrer en lui-même, pour faire G 143

40 la revue de ses facultés, est seul son propre juge équitable et compétent; si ce n'est encore ce Dieu, que nous avons trouvé, en cas qu'il daigne se mêler des affaires des hommes. — Mais supposons, Aristée, que je vous racontasse une action basse et lâche du vaillant fils de Tydée, une action folle ou extravagante

45 du sage Ulysse, une autre grande et belle du vil Thersite; m'en croiriez-vous? non sans doute; et vous me diriez que la générosité et la franchise sont de l'essence de Diomedé, que la M.II.57

- G 144 prudence et la sagesse sont de l'essence du fils de Laërte, et la bassesse de celle de Thersite. Vous jugeriez Diomede, Ulysse et Thersite, sur ce qu'ils étoient lorsque chacun d'eux étoit déjà formé, lorsque leurs facultés, s'étant déjà mêlées, avoient composé un total de chacun d'entr'eux: et c'est alors qu'ils sont devenus cercles, et que leurs vices et leurs vertus en ont constitué les propriétés. Mais lorsqu'on nous demande si Diomede, Ulysse ou Thersite, doivent chacun la perfection ou l'imperfection de leur composé à la richesse, la pauvreté ou l'heureuse proportion de leurs facultés, ou bien à leurs propres travaux, nous serions hors d'état d'y répondre. Ce qui est certain, c'est qu'Ulysse et Diomede sont des êtres d'une autre classe que le pauvre Thersite. — Mais voyons à-présent ce que c'est que le mal. Il consiste dans une maniere d'être, ou dans des relations avec d'autres choses, ou d'autres êtres, contraires à la volonté; et il faut en chercher la cause dans des actions quelconques de dehors, qui affectent la liberté, ou contraignent à une maniere d'être contraire à la volonté: d'où il suit, que le mal consiste dans des obstacles quelconques à la volonté. Nous
- G 146 avons vu que la velléité, ou la faculté de pouvoir vouloir, la P 710 faculté de pouvoir diriger l'activité, agit naturellement dans toutes les directions. L'intellect et l'imagination lui offrent des idées déterminées de choses quelconques de dehors, ou des sensations déterminées quelconques, c'est-à-dire, des buts et des fins, pour des directions déterminées de la velléité, ou pour la volonté, des objets à comparer et à choisir. S'il n'y avoit pas de comparaison à faire, s'il n'y avoit pas de choix possible, il n'y auroit ni ce qu'on appelle bien, ni ce qu'on appelle mal, faute de direction déterminée de la velléité, c'est-à-dire, faute de volonté.
- G 147 Or aussi-tôt qu'il y a des êtres intellectuels, libres et actifs, de M.II.58 différents degrés de perfection ou de richesse, aussitôt qu'il y a des objets de comparaison et de choix; il y a conflict de volontés, et par conséquent obstacles quelconques aux volontés; il y a gradation dans ces obstacles, et par conséquent gradation dans ce que nous appellons bien ou mal. Dans l'Etre suprême, où toute la masse de la velléité, ou de la faculté de pouvoir vouloir, est volonté déterminée, il n'y a point de choix, ni par conséquent de gradation, ni ce que nous appellons bien ou mal.
- G 148 — Ainsi la gradation dans le bien, ou dans le mal, tient à la nature de l'Etre libre et actif borné, comme la propriété du cercle tient à la nature du cercle. Le cercle, sans cette propriété, est absurde; et l'Etre libre et actif borné, sans gradation dans le bien ou le mal, est absurde. Lorsqu'on dit follement que la Puissance suprême ne sauroit faire un triangle sans telle propriété, on ne dit autre chose, sinon, que la Puissance suprême ne sauroit faire nu triangle et ne pas faire un triangle dans le même temps; car la propriété est la même chose que le triangle: et de-même, la Puissance suprême ne sauroit créer des

- êtres libres et actifs sans cette gradation dans le bien, puisque l'un suppose nécessairement l'autre. — Dire qu'il vaudrait mieux qu'il n'y eût point d'êtres libres, puisque la gradation du bien tient à leur essence, c'est dire qu'il vaudrait mieux qu'il n'y eût point de triangle, puisqu'il a telle ou telle propriété. Ainsi, ce qu'on appelle le mal dans l'Univers, tient essentiellement à ce qui en fait le bien et la vie; ou plutôt c'est une et la même chose. Pour ce qui est de la douleur corporelle, elle consiste également dans une modification contraire à la volonté. Mais il faut remarquer ici, que l'intensité de cette douleur doit être nécessairement proportionnée à la sensibilité de l'individu: or, cette sensibilité est proportionnée à la richesse, ou à la pauvreté de l'essence ou des facultés de l'individu; ainsi l'intensité de la douleur est proportionnée à cette richesse, ou à cette pauvreté; et par conséquent il semble, mon cher Aristée, que nous avons mal jugé tantôt des souffrances de ce pauvre ver de terre, parce que nous lui avons supposé tacitement toute la richesse de notre composé: nous avons considéré ce qu'il auroit souffert à notre place, et possédant la quantité et la finesse de nos facultés; et nous avons perdu de vue ces armes redoutables que nous trouvons dans le moral, pour combattre ou pour vaincre cette douleur corporelle. Croyez-vous qu'Othryade, ce Spartiate, seul vainqueur des Argiens, le corps déchiré de blessures, et composant encore de ses débiles mains un espede de trophée des débris qu'il trouve autour de lui, croyez-vous qu'il s'occupe de sa douleur corporelle, tandis qu'il écrit avec son sang le mot *Victoire* sur son bouclier?
- ARISTÉE. J'aime, Dioclès, votre grande façon de contempler les choses. — J'avoue qu'en considérant le total, ou l'ensemble des êtres libres et actifs de dehors, vous déchargez parfaitement l'Intelligence suprême du mal que les hommes lui attribuent. Mais descendez pour un moment à terre, je vous en prie, et regardez Socrate buvant la ciguë dans le séjour des vices et des crimes. Cette scene n'est-elle pas un mal dans l'Univers?
- DIACLÈS. L'exemple est mal choisi, mon cher Aristée. Socrate nous apprend assez qu'il n'étoit pas donné aux petites volontés des hommes, de lutter contre les forces d'une ame comme la sienne: il nous apprend assez, qu'Anytus, ni Mélitus, ni ses juges, ne pouvoient jamais atteindre à la hauteur d'où il les regardoit, comme vous regarderiez de petits insectes creuser votre épiderme pour se nourrir de votre sang, et dont les pénibles travaux vous amusent. Il n'y a là ni lutte ni combat. — Nous avons vu que ce qui constitue le mal, sont des obstacles contre la velléité déterminée, contre la volonté. Si la volonté libre de Socrate avoit été dirigée vers la mollesse, la luxure, les rangs, ou les honneurs, il est indubitable qu'Anytus et Mélitus, en agissant en directions contraires, auroient fait naître les obstacles qui constituent le mal. — Rhadamante a donné à

G 150

M.II.59

G 151

P 712 | G 152

G 153

G 154

M.II.60

- Tantale le desir de boire; et c'est en quoi consistent ses tourments: si vous pouviez lui ôter ce desir, Tantale seroit heureux. — Posons qu'en pleine mer vous dirigez votre vaisseau vers quelque débris de naufrage qui flotte au gré des ondes; chaque onde vous fait changer de direction; chaque onde est un obstacle, qui tâche de vous enlever le fugitif objet de vos peines: mais lorsque vous dressez la route vers Phthie (*)
- G 155 la fertile, que chaque vague rompue ralentisse un peu votre course, elle ne sauroit vous empêcher d'arriver à bon port. — Vous voyez par-là, Aristée, que lorsque la volonté libre se dirige vers des objets fixes, lorsqu'elle se met hors du chemin fréquenté par les événements du monde, et par les passions actives des hommes, elle n'a pas d'obstacles, ni par conséquent du mal à craindre; et si vous voulez prendre la peine d'appliquer cette réflexion à tous les désastres tant célébrés de la maison de Pélops, vous trouverez que c'est dans les directions des volontés libres des Pélopidés, que résida la source de leurs maux.
- ARISTÉE. Je conviens, Dioclès, que le mal ne sauroit approcher de Socrate. Je vous accorde, si vous le voulez, que les Pélopidés ont été les causes de leurs malheurs. Je conviens même que l'homme sage et fort peut prévenir le mal, et, s'il arrive imprévu, qu'il pourra le vaincre, et se sentir meilleur par sa victoire. — Mais est-ce ainsi que vous consolerez la vieille Hécube, mere de qui l'époux et tant d'enfants ont péri par le fer,
- G 157 reine privée de sa couronne, de la nourriture, trahie par de faux amis, réduite à l'esclavage, méprisée, et foulée aux pieds par son vainqueur? — Consolerez-vous ainsi l'aveugle Oedipe, inceste et parricide, et vertueux? l'honnête esclave gémissant sous les coups de son maitre cruel? le pauvre qui meurt, dans les douleurs, de faim, de honte et de misere? — Voilà des maux:
- M.II.61 et supposons que la Philosophie pût nous apprendre à les supporter, l'apprendra-t-elle à tout individu? — Et si Hécube, Oedipe, l'esclave et le pauvre, étoient là à terre devant vos pieds, vous criant, "Dioclès, notre existence est-elle un bien pour nous?" que répondriez-vous? — Je crains qu'avec Talhybius, (*) si vous ne doutiez pas de l'existence de Jupiter, vous douteriez du moins qu'il se mêle des affaires des hommes.

DIACLÈS. Croyez-vous les ames immortelles?

(*) Phthie, ville et contrée de la Thessalie, faisoit la meilleure partie du Royaume de Pélée père d'Achille. L'auteur fait ici allusion à un passage du Criton de Plato, dans lequel Socrate raconte, qu'une très-belle femme lui étoit apparue en songe, et lui avoit dit: dans trois jours tu seras à la fertile Phthie. Ω Σώκρατες, Ηματί κεν τριτάτω Φθίην ἐρίβωλον ἴκοιο.

(*) Dans la Tragédie d'Hécube, d'Euripide, Talhybius doute de l'existence des Dieux, en voyant cette malheureuse Reine couchée par terre sans sentiment, et presque sans vie.

ARISTÉE. Vous m'en avez convaincu, en me prouvant l'éternité du mouvement. Mais, Dioclès, ce n'est pas là, je pense, la réponse que vous donneriez à nos malheureux. G 159

DIOCLÈS. Pourquoi pas?

5 ARISTÉE. Premièrement, comment savoir que le germe du malheur ne les accompagnera pas dans toutes leurs façons d'être possibles, comme l'ombre accompagne un corps opaque?

DIOCLÈS. Et par conséquent le germe du bonheur les accompagnera toujours, comme la lumière accompagne un corps opaque qui fait ombre. — Mais, Aristée, si le mal consiste dans des actions de dehors, contraires à notre bien, à nos desirs, aux directions de nos volontés, et si le bien consiste dans des directions de notre volonté qui ne rencontrent aucun obstacle, il s'ensuit que le germe du mal est dans les rapports entre les choses hors de nous et nous, et que celui du bien est dans notre propre nature. Or ces rapports sont continuellement sujets aux changements; mais nous, nous sommes nous, pendant la durée éternelle. Ainsi le germe du mal est vague, et passe comme un météore; tandis que celui du bien est inaltérable comme le feu de cet astre qui nous éclaire: et cela est si vrai, que dans le mal suprême, il nous reste du désir, et que dans le bien suprême il ne nous reste ni crainte ni douleur. G 160 | M.II.62

15 ARISTÉE. Ce que vous dites-là, Dioclès, est vrai, je l'avoue; mais je crains que ces infortunés ne se contenteroient pas trop de cette réponse. G 161

DIOCLÈS. Et pourquoi ne s'en contenteroient-ils pas?

ARISTÉE. Parce que leurs maux sont présents, qu'ils les sentent actuellement; et prétendez-vous compenser un mal présent et réel, par l'espérance vague d'un bien futur?

30 DIOCLÈS. Mais les hommes font-ils autre chose pendant tout le cours de leur vie? Regardez un athlète étendu sur l'arène, couvert de plaies, et nageant dans son sang: voilà des maux présents qu'il a comptés pour rien, en les comparant avec la vaine attente du laurier. Regardez le vieux Biophile, qui subit la cure la plus douloureuse, dans la foible espérance de quelques jour de tranquillité: et vous-même, Aristée, à quels dangers ne vous êtes-vous pas exposé au combat de Lamia, (*) afin de paroître le plus vaillant des Athéniens? — Vous voyez donc, par le calcul de tous les hommes, que soit en bien, soit en G 162 M.II.63 P 716 | G 163

(*) Lamia, ville de la Phthiotide en Thessalie, où Antipater s'étoit réfugié après avoir été vaincu par les Grecs. C'étoit devant cette ville que se donna le combat où les Athéniens, abandonnés des Etoliens, furent défaits, et où leur Général Léosthène perdit la vie. Antiphile lui succéda dans le commandement de l'Armée, et remporta ensuite une victoire signalée sur les Macédoniens. G 163

mal, ils font beaucoup moins de cas du présent que du futur. J'excepte ces momens rares et sublimes, où l'ame, toute absorbée dans ses jouissances, rend l'imagination inactive, et la met hors d'état d'ajouter au présent, pour entrevoir un futur plus riche et plus orné encore.

5

G 164 *ARISTÉE.* J'avoue, Dioclès, que vous avez changé mes idées sur le bien et sur le mal. Je sens que l'un et l'autre, ou plutôt l'un des deux, avec ses gradations, tiennent à l'essence des êtres libres. Je conçois, par l'attrait indestructible de l'homme vers le futur et le meilleur, qu'il y a un futur et un meilleur pour lui. J'avoue que le germe du bien est dans l'homme, et que celui du mal est hors de lui; qu'une autre façon de modifier son imagination, dès sa jeunesse, diminueroit ou anéantiroit ce qu'il appelle le mal, et rendroit, même dans cette vie, la jouissance du bien plus continue, plus uniforme, et plus homogène. Je sens

G 165 que l'homme s'est créé lui-même ces monstrueuses gradations dans le bien et dans le mal. C'est à la distance de la royauté à l'esclavage, de la mollesse cultivée et décorée à la douleur, qu'il doit ses maux: et cette distance est son ouvrage. Voilà sur quoi nous sommes parfaitement d'accord. — Mais, mon cher Dioclès, j'ai à me plaindre de vous. Il me semble que vous imitez trop le sage Simonide.

10

15

20

DIOCLÈS. Comment cela?

G 166 | M.II.64 *ARISTÉE.* Plus on lui faisoit des questions sur les Dieux, plus il reculoit le temps de sa réponse. Vous faites de-même: car chaque fois que je vous demande ce que c'est que Dieu, et quelles sont mes relations avec lui, vous ne répondez qu'à quelques parties accessoires de ma question.

25

DIOCLÈS. J'ai voulu vous faire bien sentir, Aristée, que proprement il n'y a point de mal dans l'Univers, et que ce que nous appellons bien ou mal, n'est qu'une propriété de l'Être borné, intelligent, libre et éternel. Actuellement nous pouvons essayer de pousser nos recherches sur la nature de cet Être puissant, par qui tout existe. — L'homme, Aristée, est en apparence susceptible de deux espèces de conviction: l'une est un sentiment interne, ineffaçable dans l'homme bien constitué; l'autre dérive du raisonnement, c'est-à-dire, d'un travail de l'intellect conduit avec ordre. La seconde ne sauroit subsister sans avoir la première pour base unique; car en remontant aux premiers principes de toutes nos connoissances, de quelque nature qu'elles puissent être, nous parviendrons à des axiomes, c'est-à-dire, à la pure conviction du sentiment: et comptez même, Aristée, que l'Olympe, le Ténare, et ces riantes plaines au-delà de l'Achéron, quoique ornées et modifiées par les charmes de la Poésie, ont leur source primitive dans la conviction pure d'une vérité simple. Dans l'homme bien

30

G 167 35

40

G 168 45

constitué, un seul soupir de l'ame, qui se manifeste de temps en temps vers le meilleur, le futur et le parfait, est une démonstration plus que géométrique de la nature de la Divinité. Mais à mesure que les hommes ont multiplié leurs besoins, ils ont perfectionné leurs facultés intellectuelles; et le sentiment interne en a perdu de sa vivacité. La marche sûre et géométrique de l'intellect, a fait préférer la conviction déterminée et précise qui en résulte, à celle du sentiment, qui est d'une simplicité infinie, et par-là vague et indéterminée en apparence. La première de ces convictions est beaucoup plus analogue à ceux de nos organes dont nous avons appris à nous servir le plus, et qui, par conséquent, sont les plus exercés: la seconde est relative aux degrés d'élevation, de perfection, et de la trempe de l'ame de chaque individu. Je puis d'ailleurs, par le moyen du langage, modifier l'intellect d'un autre, de manière qu'il en résulte pour lui la même conviction géométrique et déterminée que j'ai moi-même; tandis que la conviction purement sentimentale naît dans l'essence, et ne sauroit être communiquée. Tâchons, par conséquent, de trouver un chemin qui mène à cette première conviction.

Le seul infini réel, et parfaitement absolu dans la nature, c'est l'Espace: il est un: il n'a point de parties: il comprend en lui tout l'actuel et tout le possible, sans que l'actuel ou le possible fassent partie de son essence. Par conséquent sa non-existence est absurde. Ainsi la durée éternelle est une suite de son existence. — Deux infinis absolus, distingués l'un de l'autre, sont impossibles, puisque cela supposeroit des bornes quelconques contradictoires à l'infinité. — Par nos raisonnements nous sommes parvenus à la conviction géométrique et parfaite de l'existence d'un seul Dieu Créateur, qui existe par essence, par sa propre force, et qui, par conséquent, est infini. — Ainsi l'espace, un et infini, c'est pas un Etre ou une essence distincte; et par conséquent, il est un attribut du Dieu. — C'est le seul attribut par lequel nous connoissons ce grand Etre, au moyen même de nos organes. Quelle infinité d'attributs il faudroit ajouter à l'espace, pour compléter le total de la Divinité; c'est-là une question, Aristée, à laquelle Dieu seul pourroit répondre. Mais ce qui résulte géométriquement de ce grand attribut, c'est la toute-présence de la Divinité. Tout l'Univers, actuel ou possible ensemble, ne sauroit faire une partie, un atôme, ou un mode de ce Dieu infini. Pourtant il est par-tout: il est ici: il n'y a dans cet arbuste, dans vous, ni dans moi, Aristée, aucune partie, quelque indivisiblement petite que nous la concevions, qu'il ne pénètre. Il est en vous aussi parfaitement présent que dans tout l'Univers, que dans lui-même: et vous doutez si Aristée a des relations avec lui!

P 716
G 169

M.II.65

G 170

G 171

G 172

G 173

- M.II.66 *ARISTÉE.* — Dioclès, permettez que je vous interrompe un moment. Ce n'est pas pour vous contredire; car je sens vivement les vérités que vous venez de m'annoncer et de me prouver: c'est pour implorer votre secours. — Je m'énorgueillissois de la conviction parfaite de ce voisinage de Jupiter; mais en considérant le néant de l'humanité entière, je me sens déchu de mon bonheur. — Lorsque je vois des volcans, des déluges, des pestes, des tremblements de terre, détruire des millions d'êtres comme moi, avec toute leur postérité possible, lorsque, me mettant dans quelque astre éloigné, je regarde la petitesse de notre planète, lorsque je pense aux accidents qui pourroient dans un instant décomposer ce globe entier; j'avoue que je me perds, je n'entrevois aucune relation avec le Dieu, et peu s'en faut que je ne retombe dans le cahos des doutes dont vous m'aviez tiré. 5
- G 174 *DIACLÈS.* — Mon cher Aristée, si, en grim pant vers le sommet de l'Aornos, ce rocher roide et escarpé, que l'ancien Hercule a dû laisser intact, et que le Macédonien a conquis, nous regardions à moitié chemin en arriere, la tête nous tourneroit, et les précipices d'alentour rendroient célèbres les noms d'Aristée et de Dioclès: mais si, en continuant nos travaux et nos peines, nous parvenions jusqu'au sommet! — Le sommet de l'Aornos est une plaine fertile, remplie de sources, entrecoupée de ruisseaux, ornée de verdure et de fleurs éternelles, et où ce beau soleil luit sans nuages. — Parvenus, comme nous le sommes, à la connoissance parfaite, que le germe du bien repose dans le sein de l'Etre libre, et que le Dieu Créateur est partout où nous sommes, et partout où nous serons jamais: c'est de cette hauteur que vous regardez à terre. — En vérité, il n'est pas étonnant que, dans un tel éloignement, les objets dont vous ne voulez voir que les écorces, vous paroissent petits. — Le néant de l'humanité vous pese. Mais vous, Aristée, êtes-vous si peu de chose, lorsque vous volez d'astre en astre, pour contempler de loin ce globe que nous habitons? Etes-vous si peu de chose, lorsque, Physicien, vous pénétrez les loix de la Nature? lorsque, Législateur, vous mettez un frein aux vices de la société? lorsque; par vos lumieres, vous éclairez les siecles à venir? — Pourquoi peindre l'humanité d'après ce que vos yeux seuls vous découvrent de ces êtres là-bas? et pourquoi n'en pas prendre le modele d'après ce que vous vous sentez être vous-même? Vous ressemblez à ces hommes par la figure; mais eux, ils vous ressemblent du côté de leurs ames, de leurs facultés, de leur existence indestructible. Voilà l'humanité. Mais vous, qui voyez tant de fléaux détruire des millions d'êtres qui vous ressemblent, et qui, pour rendre la chose plus lugubre encore, y ajoutez toute leur postérité 10 15 20 25 30 35 40 45

possible, — vous rendez impossible l'existence de cette
postérité, en détruisant sa cause; et vous voulez peindre
misérable, ce dont l'existence n'est pas possible. — Mais, au
fond, qu'est-ce que ces fléaux détruiront, je vous prie? Ils
5 décomposent quelques amas de particules de matiere, mais non
l'humanité: elle ne consiste pas dans le contour étroit du corps
de l'homme. — Le Dieu est avare en matiere, Aristée; et de ce
côté-là l'Univers est pauvre. Une particule de matiere est une
chose d'emprunt: elle doit servir tantôt Achille, tantôt Homere,
10 tantôt Aristée, tantôt quelque animal, quelque plante, ou
quelque pierre.

ARISTÉE. Mais ces ames, dont les corps sont détruits, ne
produiront donc plus leurs semblables?

DIOCLÈS. Le feu s'attache à tout, agit sur tout, se reproduit
15 dans tout; et l'eau-même ne paroît l'éteindre, que parce qu'elle
l'aime trop; elle l'attire et l'absorbe: et croyez-vous, Aristée, que
pour nos ames il n'y a d'autres essences que la matiere, pour s'y
joindre, pour y agir, et pour s'y reproduire? G 180

ARISTÉE. O Dioclès, vous qui me consolez, qui me
20 soutenez, et me remettez à ma place, dans le moment où je
risquois de me précipiter, achevez votre ouvrage. Faites-moi
comprendre que le Dieu se mêle des affaires des hommes: c'est
le dernier des travaux que je vous impose. M.II.68

DIOCLÈS. Le dernier des travaux d'Alcide fut de dompter
25 le triple Cerbere: celui que vous venez de m'imposer, Aristée,
lui ressemble; car votre question est triple. Lorsque vous me
demandez si Dieu se mêle de l'Humanité, ou des hommes, la
réponse est facile, puisqu'il s'en est mêlé en formant leur espece.
Lorsque vous me demandez s'il se mêle des affaires des
30 hommes, comme Minerve, qui ralentit le vol du javelot de
Pandare, (*) ou comme Pan, qui secourut nos peres dans les
plaines de Marathon, (**) c'est-à-dire, s'il se mêle des
événements de leur Société, de leurs actions entant qu'effets de
leur volonté libre, entant que modifications données à la
35 matiere par leur volonté; il faut répondre, que, sans être
impossible, il doit paroître impossible à tout Etre borné, que
Dieu détruisse, dans un cas particulier, la loi qui dérive de
l'impulsion générale qu'il à donnée à la Nature. Mais lorsque
vous me demandez, si la Divinité se mêle de l'homme, ou de
40 l'individu, comme les Tyndarides, qui appellerent Simonide

(*) C'est dans le IV. livre de l'Iliade qu'on trouve, que Minerve changea la
direction de la fleche que Pandare fils de Lycaon décocha contre Ménélas.

(**) On prétendoit que le Dieu Pan étoit venu au secours des Athéniens à la
Bataille de Marathon, en jetant l'épouvante parmi les Perses: et c'est delà
que nous reste encore l'expression de terreur Panique, pour exprimer une
frayeur dont on ne sait pas la cause.

- G 183 pour le sauver du sort de Scopas; (***) ; il faut reprendre notre
M.II.69 raisonnement de tantôt, après avoir remarqué, qu'il y a des
rapports, ou des relations quelconques, entre deux choses ou
deux Etres quelconques qui coexistent. De l'unité et de la
toute-présence de la Divinité prouvées, suit nécessairement, 5
que le moindre atome, et l'Etre le plus sublime ou le moins
G 184 borné, ont également des relations avec Dieu, à proportion de la
richesse de leur composé, et de leur homogénéité avec lui. Par
conséquent, l'excellence et le bonheur d'un Etre quelconque, se
mesure par la proximité et par la multiplicité de ces relations. 10
Par-là il est évident, que l'Etre libre, qui a la faculté de se
contempler et de se modifier, si je lui suppose quelque
connoissance de la nature du Dieu, est en état de perfectionner,
de diminuer, ou de multiplier ces relations. Par conséquent, sa
grande étude doit être de connoître ce Dieu. C'est par la marche 15
G 185 lente et compassée de l'intellect, en commençant par les vérités
simples, que nos organes les plus grossiers nous découvrent,
que nous sommes parvenus à la conviction déterminée et
précise de l'existence, de la puissance, et de la toute-présence
du Dieu. Pour parvenir à la connoissance de sa nature, et de 20
celle de nos relations avec lui, il faut entrer dans nous-mêmes,
et faire disparaître l'écorce de l'humanité. Si jamais du trépied
de Delphes est sorti un oracle digne de la réputation du brillant
fils de Latone, c'est la leçon universelle: *connois-toi toi-même*. 25
C'est dans cette connoissance seule, qu'on peut puiser celle de
G 186 la nature de la Divinité. Vous avez bien réfléchi, Aristée,
lorsque vous avez dit, que vous ne pouviez comparer à Dieu ni
votre figure, ni votre corps, ni vos forces. Cependant, comme il
y a des rapports entre toutes les choses qui coexistent, il faut
qu'il y ait des relations entre votre figure, votre corps et vos 30
forces, et la Divinité. Mais la connoissance de ces relations,
supposé même que vous pussiez y parvenir, vous seroit
M.II.70 parfaitement inutile; puisque, ne pouvant changer ni votre
figure, ni votre corps, ni vos forces, vous ne sauriez ni
G 187 augmenter, ni perfectionner ces relations. Par conséquent, il 35
P 724 faut chercher des relations que vous pouvez changer, modifier
et perfectionner à volonté; c'est-à-dire, il faut considérer en vous
les choses dont les modifications dépendent le plus de
vous-même, et que vous avez le pouvoir de perfectionner: ce
sont les facultés de votre ame, et le degré d'harmonie dans leur 40
ensemble. Vous avez très-bien senti, que, pour qu'une chose ait

(***) Simonide se trouvant un jour à un festin chez Scopas, ou, suivant d'autres, chez un certain Pharsalus, avoit fait l'éloge de Castor et de Pollux: ces dieux, pour le payer de sa piété envers eux, le firent mander; et le moment après qu'il fut sorti de la maison, elle tomba en ruine, et écrasa tous ceux qui se trouvoient dedans.

une relation avec une autre, il faut qu'elles aient des qualités homologues en commun: par conséquent, il faut chercher si parmi tout ce qui est en vous, dont vous êtes le maître et le despote, il n'y auroit pas des choses homologues, ou homogenes, avec la Divinité. Nos facultés, entant que nous les connoissons, consistent dans le pouvoir de vouloir, le pouvoir d'agir: et cette faculté vous ne la refuserez pas au grand Moteur de l'Univers. Elles consistent dans l'intellect, on l'intelligence, qui compare et compose les idées que renferme votre imagination: or nous avons vu que cette faculté est de l'essence de l'Être libre qui peut vouloir et agir; par conséquent vous ne sauriez la refuser au Jupiter suprême, qui est souverainement libre: non qu'il compare ou compose, comme nous, des idées ou des relations, mais les essences-mêmes. Nous pourrons en déduire, que quelque prodigieuse que soit la distance entre ce Dieu et nous, la nature de notre activité sur la matiere est la même que celle de son activité, entant qu'il fait ce que nous appellons agir; et que la nature de notre intellect, ou de notre raison, est la même que celle de cette Intelligence infinie; c'est-à-dire, que la nature de la vérité pour nous, est la même que celle de la vérité pour elle. Mais voyons si l'homogénéité n'est pas plus grande encore du côté de ce principe moral, par lequel vous jouissez et vous souffrez avec d'autres êtres, par lequel vous jugez souverainement du juste et de l'injuste, et par lequel on sent de la volupté d'une bonne, et du repentir d'une mauvaise action. Si nous suivons la marche de nos facultés dans un événement quelconque imprévu, nous trouvons qu'au premier moment nous avons la sensation; ou bien, l'imagination nous représente l'idée simple de la chose ou de l'événement: dans le second, le principe moral, entant que sensible, desire, s'attriste, ou abhorre, en raison de sa sensibilité ou de ses relations avec cette chose ou avec cet événement: au troisieme, ce même principe juge du juste ou de l'injuste, c'est-à-dire, il sent quelle doit être notre modification à cet événement, pour que le repos et le contentement interne de l'ame ne souffre aucune atteinte: au quatrieme, l'intellect s'y mêle, compare, compose, calcule, et corrompt, ou modifie la sensation morale: et au cinquieme, la force de pouvoir vouloir et agir se détermine.

Vous voyez, Aristée, que dans les deux premiers moments l'ame est passive; et qu'au contraire elle est active dans les deux derniers: mais dans le troisieme, elle est modifiée d'une toute autre façon, et tellement, que nous ne pouvons plus comparer son état ni à une activité agissante, ni à une inertie passive. Pour nous en faire une idée, remarquons que jamais homme n'a commis une mauvaise action, sachant qu'elle étoit telle, sans

	sentir du mal-aise, de la repugnance, de la peine, et sans s'apercevoir d'une voix interne, qui lui crie: "injuste, ou cruel, arrête". Cette voix, Aristée, n'est autre chose qu'une loi qui dérive de notre essence, que Dieu a donnée aux êtres libres et	
G 193	actifs, pour s'aimer, pour s'unir ensemble; comme il a donné à la matière la loi d'inertie ou d'attraction, d'où dérive la réaction	5
P 726	contre toute action contraire à cette loi: et si une particule de la matière inerte pouvoit sentir et parler, elle nous feroit un tableau de sa pente vers son homogène, de sa réaction contre tout ce qui voudroit l'en arracher, assez semblable au tableau que nous pourrions lui donner de notre conscience. Ainsi, Aristée, ce jugement moral n'est ni action, ni passion; c'est l'effet	10
M.II.72	immédiat de la nature de nos âmes éternelles, de leur attraction	
G 194	vers leurs semblables, vers le grand, vers le beau, vers la Divinité: et c'est à cette attraction que Jupiter et l'Amour doivent les premiers autels que les hommes leur érigerent.	15
	<i>ARISTÉE.</i> Je vous supplie, Dioclès, de m'éclaircir ces idées.	
	<i>DIACLÈS.</i> Le jugement sur le juste et l'injuste n'est que la contemplation de nous-mêmes et de nos actions, faite du centre d'un autre individu; ce qui suppose la faculté de pouvoir s'y placer. Cette faculté constitue le moral; et comme elle n'est ni passive ni active, mais qu'elle tient à l'essence de l'âme, ou	20
G 195	qu'elle en fait partie, il s'ensuit qu'elle ne consiste que dans la pente naturelle, ou dans l'attraction d'un individu vers d'autres individus. Mais attraction entre deux choses dérive d'une relation quelconque entre elles; et par conséquent attraction réciproque. Mais nous avons vu que deux choses ne sauroient avoir des relations l'une avec l'autre, sans avoir un côté homogène ou homologue en commun: ainsi, lorsque la pente, l'attraction vers la Divinité, est constatée, il suit que nos relations et notre homogénéité avec elle le font de même. Or	25
	cette pente, cette attraction, est constatée; non qu'il faille la chercher dans les cris de la douleur, de la faiblesse, ou de la crainte, qui ne s'adressent pas à Dieu, mais à une fin quelconque de souffrances; non que je veuille que vous m'en croyiez, ni que vous en croyiez la Pythie en fureur, ou le Prêtre flatteur du Jupiter de Lybie, qui voit dans Alexandre le fils de son Dieu: mais croyez en Socrate, croyez-vous en vous-même, Aristée, lorsque vous aurez épuré cet organe, qui est tourné	30
G 196	vers les choses divines, (*) comme l'oeil est tourné vers la	35
G 197	lumière. C'est alors que vous trouverez cette attraction et cette	
M.II.73	homogénéité, dans l'aisance avec laquelle les hommes exercent le bien. Si nous considérons le ton qui regne dans les actions de	40

(*) On lit dans le grec: ὄργανον ψυχῆς ᾧ μόνῳ θεατόν ἐστὶ τὸ θεῖον.

31 font] M sont

35 souffrances] M souffrance

Sésostris, de Thémistocle, du Macédonien lui-même, et si nous le comparons à celui des actions de Socrate, d'Epaminondas, de Timoléon; nous trouvons, dans celles des premiers, de la grandeur à la vérité, mais des efforts, des peines, du travail, de la sueur; tandis que chez les autres tout est grandeur, aisance, nature, simplicité: marque certaine de l'harmonie constante de leur ensemble. L'impossibilité de faire mal s'y manifeste. Le bonheur (qui est la continuité du bien) qui dans les autres ne paroît que l'effet des événements, des circonstances, et de la vertu du jour, paroît dans ces héros une émanation de leurs essences. Ce que les hommes appellent malheur, cesse de l'être chez eux, et prend le ton du bonheur-même. La retraite à Délie(**) a le même ton que les victoires du Thébain:(***) et quel homme sensé n'aimeroit pas mieux être le superbe Socrate dans les fers, que le fils de Philippe au fond des Indes? Il semble, Aristée, que lorsque l'homme est parvenu, soit par ses travaux, ou par l'excellence de sa nature, à l'harmonie parfaite des facultés que nous lui connoissons, d'autres facultés, jusqu'ici inconnues, commencent à se développer, et augmentent son homogénéité avec le Dieu, au point qu'une ombre même de la Puissance Divine paroît s'y manifester. Ainsi, mon cher, s'il pouvoit être douteux, que Jupiter tout présent se mêlât de tels individus, il est pourtant indubitable, que ces hommes ont la faculté de se mêler avec le Dieu. Figurez-vous, sur les rives du Gange, une barque, qui touche son sable précieux; les travaux du Pilote la font mouvoir avec peine; ses mouvements sont forcés, et de peu de durée: mais lorsqu'enfin le Pilote est parvenu à la remettre à flot, elle obéit sans peine; ses mouvements sont aisés; elle suit le cours du Gange avec facilité, puisque le but du Pilote et du Gange est dans la même direction. Voyez un aigle qui plane dans les airs, en conformant son vol au souffle d'Eole; il ne se fatigue pas; ses ailes paroissent immobiles: il est le plus parfait symbole de l'homme vertueux, de l'homme heureux, qui ne rencontre aucun obstacle, et dont le vol, quoique fini et borné par sa nature, est poussé sans fin et sans cesse vers la vraie félicité, par le torrent immense de la volonté suprême.

Voilà, à ce qu'il me paroît, Aristée, ce que nous pouvons dire avec sécurité sur la nature de Jupiter, et sur nos relations avec lui. — Bornons ici notre discours; il se fait tard. — Voyez

(**) L'Auteur parle ici certainement de la défaite des Athéniens à Délie, où Socrate sauva la vie à Xénophon, et défendit Lachès, en faisant la plus belle contenance pendant la retraite.

(***) Ce sont les victoires remportées par Epaminondas à Leuctres et à Mantinée.

- G 202 l'Arctophylax (*) qui brille déjà, et nous annonce la nuit qui s'approche. — D'ailleurs nous avons satisfait, je pense, à ce que nous nous étions proposé. Nous avons trouvé qu'il doit régner un ordre parfait dans l'Univers, qui ne sauroit être visible que pour l'oeil de la Divinité. Nous avons vu, en contemplant ce grand Total de tous les côtés sensibles pour nous, que sa dépendance est manifeste; et qu'il n'est que le produit d'une
5
- G 203 Puissance créatrice, infiniment intelligente. Nous avons vu que l'infinité absolue de l'espace, est la mesure de l'étendue et de la présence du Dieu. Nous avons entrevu la nature de nos relations, et le degré de notre homogénéité avec lui. Pour les sentir l'un et l'autre distinctement, Aristée, il faut des
10
- M.II.75 développements; il faut secouer l'écorce matérielle; il faut la mort. Combien de développements, combien de morts il faut à l'Ame, pour qu'elle parvienne à la plus grande perfection dont son essence soit susceptible, c'est un secret voilé pour nous aussi longtemps que la succession de temps et de parties sera
15
- G 204 pour nous le seul moyen d'avoir des idées distinctes; comme les chants sublimes du divin Homere sont des secrets voilés pour l'enfant, qui ne forme encore que des syllabes par la succession des sons et des caracteres. Il nous suffit de savoir, que c'est dès
20
- P 730 cette vie que nous prenons notre essor; que la mort ne change pas notre direction prise, et qu'elle ne fait qu'accélérer les mouvements de l'Ame dans cette direction, qui dépend entierement de l'énergie de l'Etre libre.
25
- ARISTÉE.* Dioclès, vous me rendez la mort l'objet de ma plus vive curiosité. Mais il y a une chose, mon Ami, qui m'afflige.
- G 205 *DIOCLÈS.* Quelle est-elle, mon Aristée?
30
- ARISTÉE.* C'est qu'en voyant le vol que vous vous préparez, je crains que la mort ne vous éloigne trop de moi: et comment alors franchirons-nous l'espace immense qui va nous séparer?
- DIOCLÈS.* Mon cher Aristée, vous vous trompez. Comptez que l'Alphée fait bien plus de chemin pour mêler ses ondes à celle de sa belle Arethuse.
35
- G 206, M.II.76, P 732 EXPLICATION DES VIGNETTES
- La Vignette du titre représente plusieurs attributs de Divinités du Paganisme.
40
- G 202 (*) L'Arcturus, ou l'Οψὲ δούων d'Homere, marqué a dans *Ptolémée, Bayer* et *Flamsteed*, est l'étoile la plus brillante dans la Constellation du Bouvier; ou plutôt c'est une informe de la premiere grandeur, qui appartient à cette Constellation. Les Anciens ont désigné aussi par Arctophylax toute la Constellation de ΒΟΩΤΗΣ, ou du Bouvier.

5 Celle qui se trouve devant la Dédicace, paroît indiquer un sacrifice que Dioclès fait avant que de commencer son ouvrage. L'Inscription grecque, qui se trouve sur l'autel, ΔΙΟΤΙΜΑΙ ΨΥΧΑΓΩΓ. Κ. ΠΕΙΘΟΙ. Κ. ΧΑΡΙΤ. ΔΙΟΚΛ. ΑΝΕΘ. s'explique ainsi: à *Diotime la conductrice des ames, et à la Persuasion, et aux Graces, Dioclès a érigé cet autel.*

10 Celle qui se trouve à la tête du dialogue, est copiée d'après G 207 une pierre gravée, qui représente une urne antique surmontée de trois papillons. Ils indiquent apparemment les ames de ceux dont les cendres reposent dans l'urne: il faut avouer que les anciens étoient extrêmement expressifs dans ce qui concerne le sentiment. On lit sur l'urne ΛΔΣ, ce qui fait le nombre de 234, ou bien 2, 3, 4. Il est difficile de juger si ces caracteres sont des lettres initiales, ou s'ils désignent quelque époque. Dans le 15 dernier cas, ils pourroient signifier l'an 234 des Séleucides; ou bien l'an 234 de quelque Ere Egyptienne, en supposant que le Λ désigne le mot λυκάβας: quoique qu'on trouve sur les G 208 médailles des Ptolémées et des Empereurs ce mot ordinairement exprimé par le L Romain. Ces lettres pourroient 20 tenir encore à la Secte de Pythagore; puisque ces trois nombres, pris ensemble, forment le nombre le plus parfait. D'ailleurs ce petit monument pourroit être du genre des Amulettes; quoique la figure du vase soit assez élégante. On voit ici que l'Erudition et la Critique peuvent éclairer l'Antiquaire, mais que souvent 25 elles l'éclairent trop.

La Vignette qui termine l'ouvrage, a rapport au passage qui se trouve vers la fin du Dialogue *Voyez un aigle, etc.*

NOTE DE L'ÉDITEUR MEYBOOM, CF. P. 1,11

- M.II.6 *Les avertissemens de l'éditeur* qui précèdent la *Lettre sur la Sculpture* et celle *sur les Désirs* sont du premier éditeur; ceux que l'on trouve devant la *lettre sur l'Homme et ses Rapports*, et devant les dialogues *Aristée* et *Simon*, ont pour auteur M. Hemsterhuis. Les notes, soussignées: *notes de l'éditeur*, sont de l'éditeur actuel. 5

NOTE DE L'ÉDITEUR MEYBOOM, CF. P. 6,8

- M.II.15 M. Hemsterhuis a distingué plus haut entre des *idées primitives*, qui représentent un seul objet, et entre des *idées de rapport*, qui représentent les rapports entre plusieurs objets. Fidèle à ce principe, on pourrait dire: *l'ordre* n'est pas une idée primitive, représentant un objet; mais c'est une idée de rapport, signifiant le rapport d'une masse d'objets, dans leurs rapports mutuels, avec l'ame de l'homme. *L'idée d'ordre* appartient donc à une troisième classe d'idées: 10
- 1°. idées d'un seul objet: *arbre, pierre*.
- 2°. idées d'un rapport entre deux objets: *partie, cause, distance*. 15
- 3°. idées du rapport des rapports entre les objets avec l'ame: *ordre, beauté, harmonie, perfection*. 20
- Pour compléter la série, il faut ajouter une
- 4°. classe, idées du rapport d'un objet avec l'ame: *plaisir, vérité*. 25

NOTE DE L'ÉDITEUR MEYBOOM, CF. P. 15,12

- M.II.29 Nous pouvons, à la vérité, faire des mulets et des monstres; mais il est évident que l'homme ne pourra jamais changer les espèces sur la surface de la terre, puisqu'on sait de science certaine, que les mulets et les monstres sont destitués de cette force organique, qui sert à la propagation des espèces. La nature se venge de tout effort contre nature. 30

NOTE DE L'ÉDITEUR MEYBOOM, CF. P. 17,6

- M.II.32 Cependant la science de Lavater prouve assez, qu l'ame coopère réellement à la formation du corps. Elle est comme l'habitant, qui se forme son habitation. Il nous semble que l'ame est également douée de la faculté de modifier son corps, que de celle de se modifier elle-même. 35
- 40

NOTE DE L'ÉDITEUR MEYBOOM, CF. P. 17,24

- M.II.33 On pourrait dire exactement la même chose du corps de l'homme. Des animalcules qui habitent les liqueurs du corps, se poursuivent, se haïssent, se déchirent entr'eux, et cependant l'ame se sert de ce corps assez bien. 45

